

L'ARRIVÉE DE PERSÉE AU CAMP DE PAUL-EMILE: MISE EN SCÈNE D'UNE CAPITULATION*

Résumé: L'épisode de la capitulation de Persée, roi de Macédoine, devant Paul-Emile, dans les semaines qui suivent la bataille de Pydna a été rapporté par de nombreuses sources antiques et byzantines. Leurs détails sont analysés ici afin de reconstituer la mise en scène de la capitulation, avec une attention particulière portée aux gestes des personnages (vainqueur, vaincu, témoins). Il s'agit aussi de chercher quels modèles ont pu inspirer les historiographes et de montrer que la scène a elle-même été imitée par la suite. Dans cette mise en scène aux frontières de la guerre et de la diplomatie, le consul romain cherchait à instruire son état-major, à construire de lui-même le portrait d'un personnage incarnant la *clementia* et il proposait une réflexion plus morale sur la destinée des grands empires.

Mots-clés: Persée de Macédoine, Paul-Emile (consul romain), Pydna (bataille de), gestes, capitulation, historiographie antique.

Abstract: Several ancient and byzantine sources have related the capitulation of Perseus, king of Macedonia, to Æmilius Paullus, a few weeks after the battle of Pydna. Our paper analyses the details of these accounts, in order to reconstruct the *mise en scène* of the capitulation, with a peculiar attention paid to the gestures of the participants (the winner, the looser, the witnesses). We also look for the models which could have inspired the ancient writers, and we show how the later historians have imitated this scene. In this *mise en scène*, at the frontier between war and diplomacy, the Roman consul was trying to instruct his staff, to present himself as an embodiment of *clementia*, but also to propose a more ethical reflection on the destiny promised to the great empires.

Keywords: Perseus, king of Macedonia, Æmilius Paullus, Pydna (battle of), Gestures, *Mise en scène*, Capitulation, ancient historiography.

Cette étude porte sur la mise en scène d'une capitulation¹ et plus particulièrement sur les gestes accomplis dans un contexte public, au cours d'un épisode aux frontières de la guerre et du règlement de la paix, la reddition de Persée de Macédoine à Paul-Emile en 168 av. J.-C. C'est le moment où un souverain étranger se rend à un magistrat du peuple romain et où, formellement, un Etat, la Macédoine, passe sous la puissance d'un autre Etat, Rome. En même temps, c'est un

* Je remercie Elena Torregaray pour son invitation à contribuer au numéro thématique de la revue *Veleia*. Je suis reconnaissante à Emmanuèle Caire, Julien Dubouloz et Renaud Robert (Université d'Aix-Marseille 1) pour leurs critiques, qui m'ont permis d'améliorer ce texte. Ils sont évidemment exonérés de toute responsabilité quant à la version finale du document. Les dates s'entendent avant notre ère. Le lecteur trouvera en an-

nexe les principales sources et leur traduction (révisée ou originale).

¹ J'utilise les termes de «capitulation» ou de «reddition» dans un sens moderne, sans chercher ici à traduire quelque mot grec ou latin que ce soit, sans les associer à une notion juridique et, évidemment, pas du tout dans le sens de *deditio*, procédure qui n'a rien à voir avec cette scène (*cf. infra* p. 108).

acte de reddition individuelle, mais la conséquence en est tant privée que publique. La capitulation est véritablement mise en scène, afin de montrer la puissance du vainqueur, l'écrasement du vaincu, d'associer aussi le général Paul-Emile et ses soldats dans l'expression de la domination et de la victoire. Le roi a été capturé ou s'est livré —les sources nuancent la formulation²— et l'épisode central de cette enquête est celui où Persée est mis en présence du général romain vainqueur. La question de savoir s'il s'est vraiment rendu ou s'il a été capturé pèse sur une scène où il faut démêler si le vainqueur et le vaincu sont pareillement en situation d'orchestrer postures, gestes et propos.

La scène vaut d'abord par la multiplicité des sources qui la relatent, avec des détails pas toujours convergents³. En tout cas, elle a intéressé les historiens de l'Antiquité et leurs abrégiateurs byzantins, si l'on en juge par l'abondance des documents. Il faudra tenter de voir si elle était comprise comme emblématique ou comme exceptionnelle. Il faudra aussi la replacer dans une série d'épisodes qu'on peut qualifier de *topoi* littéraires, à savoir le motif du chef vaincu⁴ — dont le traitement n'est pas forcément une capitulation, ce peut être un suicide, une mort au combat, une mise à mort après la bataille *etc.* Rappelons, par exemple, que la reddition de Vercingétorix à César, telle que forgée à la lecture de Plutarque ou de Dion Cassius⁵, n'a que peu à voir avec le récit qu'en proposait César lui-même dans ses *Commentarii*, récit tout de sobriété. Pour Persée et Paul-Emile, il existait certes deux récits très proches de l'événement lui-même, celui de Scipion Nasica Corculum⁶ —gendre de Scipion l'Africain et officier de Paul-Emile en 168— et celui d'un certain Poseidonios⁷. En tout état de cause, la plus an-

² Les textes tardifs et les abrégiateurs entretiennent la confusion sur une reddition volontaire, ainsi Dion Cassius 20.66.4: "Ὅτι ὁ Περσεὺς ἐθέλοντῆς εὐρέθη. Eutrope 4.7.1-2: *Ipsa rex, cum desereretur ab amicis, venit in Pauli potestatem.* Voir aussi Porphyre *Fragmenta* 4.11 (*FHG* 3, p. 702): Περσεὺς δὲ εἰς τὴν Σαμοθράκην ἔφυγεν. Εἴ τα ἔκουσίως παρέδωκεν ἑαυτὸν δέσμιον τοῖς πολεμίοις... *A contrario*, la version de Diodore parle de capture, D.S. 30.23.1: "Ὅτι ὁ ὕπατος Αἰμίλιος τὸν Περσεῖα λαβόμενος... De même V. Max. 5.1.8: (...) *Persen parui temporis momento captiuum ex rege.* Dans le discours que Paul-Emile est réputé prononcer au moment du triomphe à Rome, le général affirme que le roi a été capturé (Liv. 45.46.6: *rex... cum liberis est captus*).

³ Je me limite ici aux sources sur l'épisode central de la scène de reddition: Plb. 29.20; Liv. 45.7-8; D.S. 30.23.1-2; V. Max. 5.1.8; Plut. *Æm.* 26-27; Florus 1.28.11; D.C. 20.66.4; Eutr. 4.7.1-2; Iohan. Antioch. frg. 57M (*FHG* 4, 558); *Suidas* s.v. Αἰμίλιος (α 200 Adler, 1.2, p. 170-171; Zonar. 9.23 Dindorf 2, p. 318 (l. 23-25) [= § 12 Boissvain] et 2, p. 318 (l. 28-30) – p. 319 (l. 1-10); *Excerpta Planudea* frg. 32 éd. Boissvain p. cxx [*olim* D.C. 20.66.5].

⁴ Je ne me suis pas intéressée ici à l'iconographie du thème, notamment aux représentations de chefs vaincus sur les monnaies, camées, frises sculptées des colonnes de victoire *etc.* C'est là une tout autre approche, que les historiens de l'art sont mieux à même de réaliser, et pour laquelle l'essentiel des sources est, au mieux, tardo-républicain et surtout impérial.

⁵ Plut. *Caes.* 27.9-10 (Vercingétorix revêt ses plus belles armes, se présente à cheval et fait caracolier sa monture en cercle autour de César, se jette à ses pieds et s'assied sans bouger jusqu'à ce que César le désigne aux gardes); D.C. 40.41 (Vercingétorix croit possible d'obtenir le pardon de César, se présente en armure, tombe à genoux, tendant les mains dans un geste de supplication; César lui fait reproche de son attitude hostile et le fait enchaîner). Cf. l'allusion très sobre de César lui-même (*Vercingetorix deditur*) dans *BG* 7.89.

⁶ P. Scipion Nasica Corculum (cf. Linderski 1990, p. 69) avait laissé une relation écrite dont le récit plutarchéen notamment porte la marque: cf. Plut. *Æm.* 15.5, 16.3; Soltau 1896, spéc. p. 155-157 pour l'identification avec Masinissa du roi auquel le livre de Nasica aurait été destiné; Meloni 1953, p. 365 concernant l'hypothèse d'une adresse du récit à Eumène II de Pergame; Lehmann 1969, spéc. p. 388, note 3, qui revient aussi sur l'hypothèse plus traditionnelle d'une identification avec Eumène II. Voir aussi Momigliano 1975, p. 23 (trad. fr. 1979, p. 36).

⁷ On a identifié dans les sources de Plutarque une *Histoire de Persée* rédigée par un certain Poseidonios (Plut. *Æm.* 19.7; voir Jacoby *FGrH* 2.B, n.° 169 et 233). Ce Poseidonios ne peut être le philosophe, pour des raisons chronologiques (Peter 1865, p. 86). Polybe est aussi utilisé par Plutarque mais n'est pas un témoin de Pydna: sur les sources de Polybe lui-même, cf. p. 115 et note 87.

cienne source conservée sur l'épisode, source hélas très fragmentaire, est Polybe. Ces trois sources forment aussi la trame du récit plutarchéen⁸.

Concernant ces sources, je voudrais rappeler qu'il y a plusieurs temps forts dans les récits antiques à propos de Persée: cette mise en scène de la capitulation, la présence du roi dans le défilé triomphal célébré par Paul-Emile⁹ et sans doute aussi —du moins dans l'historiographie grecque— la fin tragique du roi captif¹⁰. Il faudra démêler l'écheveau des influences entre les textes antiques, qui se recopient parfois. Rappelons aussi que certaines sources conservées constituent en fait des passages d'anthologie réalisées à l'époque byzantine — notamment Polybe, Diodore ou Dion Cassius¹¹. Il s'agit là d'extraits qui nous renseignent surtout sur ce que les rédacteurs des anthologies byzantines ont voulu conserver du texte original¹², moins sur ce que l'auteur antique avait voulu lui-même mettre en scène. Il faudra donc sans cesse avoir en tête ces superpositions d'écriture et de publics concernant les mêmes fragments historiques¹³.

La question est ici de voir quel traitement est réservé au vaincu et comment ce traitement est mis en scène par Paul-Emile et/ou par les sources qui relatent l'épisode. Notamment, quels gestes sont esquissés de part et d'autre chez les belligérants? Ces gestes et la symbolique qui les accompagne préjugent-ils du traitement ultérieur réservé à Persée? Sont-ils compris de la même façon par les Romains présents et par les lecteurs, tantôt grecs tantôt latins, des sources qui les ont rapportés? Nous tenterons aussi de voir comment la mise en scène de l'événement lui-même a été retravaillée dans l'historiographie antique et byzantine, pour construire l'image même de Paul-Emile, modèle de magistrat romain et exemple de φιλανθρωπία.

L'ÉPISODE ET SA DOUBLE CONTEXTUALISATION

L'enchaînement des guerres macédoniques et leur présentation dans l'historiographie grecque

Depuis le déclin du royaume d'Épire et la mort de Pyrrhus en 272 au siège d'Argos, la Macédoine détenait de nouveau le pouvoir le plus fort en Grèce balkanique. Elle incarnait en Orient la puissance capable de rivaliser avec Rome. Alliée à des cités grecques dans le cadre de la confédération achaienne, elle ne se montrait guère favorable à l'idée d'un protectorat romain. Le premier conflit romano-macédonien (211-205) vit les deux puissances s'affronter par alliés interposés

⁸ Voir les classiques synthèses de Peter 1865, p. 86-89; Vianoli 1972, p. 81; Scardigli 1979, p. 57-60.

⁹ Outre les monographies sur le triomphe (Versnel 1970; Auliard 2001; Itgenhorst 2005; Bastien 2007; Beard 2007) je renvoie spécifiquement pour le triomphe de Persée à la très fine étude de Robert, sous presse.

¹⁰ Voir notamment le récit de D.S. 31.9, à compléter par Porphyre *Fragmenta* 4.11 (*FHG* 3, p. 702). Ce dernier fragment est connu par l'intermédiaire d'Eusèbe *Chron. Arm. (ex versione Maii)*. Cf. Meloni 1953, p. 437-439.

¹¹ Ce sont principalement des fragments venus de l'*Encyclopédie historique* réalisée au X^e siècle à l'initiative de Constantin VII Porphyrogénète et, en l'occurrence, tirés des traités *De sententiis* et *De virtutibus et vitiis*. Nous possédons aussi des fragments connus seulement par le lexique de la *Souda* et des citations tirées du *Florilegium* de Maxime Planude, voir note 3.

¹² La sélection constantinienne a laissé de côté maints passages concernant cet épisode: chez Polybe au premier chef, mais aussi chez Appien et chez Dion Cassius. Aucun extrait conservé des *Macedonica* d'Appien ne porte sur la capitulation de Persée, mais il est vraisemblable que l'historien d'Alexandrie l'avait traitée, si l'on en juge par les deux extraits conservés du *De virtutibus et vitiis*, entre lesquels le passage devait trouver place (Persée commet diverses erreurs stratégiques pendant que les troupes prennent leurs quartiers d'hiver suivi par le discours de Paul-Emile durant son triomphe, rappelant sa victoire et la mort de ses deux fils peu après).

¹³ Zonaras a retracé l'épisode en se fondant clairement sur deux sources, qu'il ne mêle pas mais présente à la suite, Dion Cassius puis Plutarque — qu'il paraphrase plus longuement et cite expressément.

—confédération étolienne contre confédération achaienne— et la paix de Phoinikè permit aux Romains de conserver une tête de pont en Illyrie (205). La deuxième guerre de Macédoine (200-197) opposa directement Rome à Philippe V, qui nourrissait des visées expansionnistes en mer Egée. Les agressions contre Pergame et Rhodes avaient poussé les Romains à s'engager dans le conflit. La victoire romaine aux Kynos Kephalai (197) fut aussi celle de Flamininus, grand philhellène, qui ne traita pas les Grecs comme les autres vaincus. En particulier, en 196, la proclamation de Corinthe laissa les cités grecques libres, sans garnison ni tribut. Rome escomptait qu'elle gagnerait l'obéissance des vaincus, reconnaissants des bienfaits qu'elle aurait dispensés.

La troisième guerre de Macédoine, menée par l'un des fils de Philippe V, Persée, à partir de 172, fut d'abord difficile pour les Romains mais aboutit en 168 à la victoire décisive de Pydna, qui signifia le démantèlement du royaume de Macédoine¹⁴. Les conséquences économiques en furent lourdes puisque Rome interdit à la Macédoine et à l'Illyrie d'exploiter le bois de construction navale, ainsi que les mines d'or et d'argent. Les Etats conquis furent assujettis au paiement d'un lourd tribut, la monarchie macédonienne fut abolie et remplacée par une république dotée d'un Sénat, recruté sur critères censitaires. Le traitement infligé à l'Etat vaincu fut donc très rigoureux: populations réduites en esclavage et territoires pillés. Mais il fallut attendre 148 pour que la Macédoine fût à proprement parler réduite en province¹⁵.

Si les principaux acteurs et témoins de la scène de capitulation étudiée ne pouvaient connaître cette issue, il n'en demeure pas moins que les sources conservées la connaissaient. Même la plus ancienne de nos sources, Polybe, écrit en connaissant la «fin de l'histoire» macédonienne. F. Walbank a non seulement insisté sur ce point —Polybe écrit quand la monarchie macédonienne s'est définitivement écroulée— mais aussi, de façon corollaire, il rappelle que c'est bien la défaite de Persée à Pydna —laquelle signifie la fin du royaume d'Alexandre— qui suggère à Polybe le thème et le découpage de son œuvre¹⁶. Quand l'historien grec retrace la troisième guerre punique, il est déjà rangé à un point de vue romain, il a déjà passé des années dans la maison des Scipions et il s'est identifié avec les attitudes romaines ou les torts subis par Rome¹⁷. Son évocation de Persée est donc hostile même si Persée a pu, de son temps, bénéficier d'une certaine sympathie en Grèce. De plus, Polybe connaît le sort des deux plus jeunes fils de Paul-Emile et leur mort contemporaine de la célébration du triomphe à Rome. Son insistance sur la *τυχή* dans le discours de Paul-Emile¹⁸ est évidemment influencée par la connaissance d'épisodes postérieurs à la capitulation de Persée.

De même, et pour me limiter à ces deux exemples, Plutarque ne pouvait écrire sur l'épisode de la capitulation de Persée sans être influencé par la connaissance des évolutions ultérieures et par sa propre histoire. Le moraliste, qui est prêtre d'Apollon à Delphes et en connaît parfaitement le sanctuaire et les monuments, mesure toute la force symbolique de l'inscription sur le pilier delphique, détourné de sa vocation première par Paul-Emile et affichant à destination des Grecs le message selon lequel désormais, c'est bien Rome qui domine la Grèce¹⁹. Plutarque, trois siècles après la reddition de Persée, évoque sans animosité la conquête romaine et son portrait du consul romain n'est pas celui d'un étranger²⁰. Le biographe écrit dix générations après les batailles décisives, les élites grecques sont désormais insérées dans le «système romain», où leur culture et leur langue ont été préservées.

¹⁴ Meloni 1953, p. 418-431 (avec les sources).

¹⁵ Sur tous ces épisodes, schématiquement résumés ici, on se reportera aux chapitres afférents dans Will 1979-1982² ou Hammond & Walbank 1988.

¹⁶ Walbank 1970, p. 296 [= 97] et 304 [= 103-104].

¹⁷ Desideri 1989, p. 206.

¹⁸ Voir *infra* p. 117 et note 107.

¹⁹ *ILLRP 323: L. Aimilius Paullus L. f. inperator de rege Perse | Macedonibusque cepet*. Sur le monument lui-même, voir Jacquemin & Laroche 1982, part. p. 207-212.

²⁰ Voir *infra* p. 117-118.

Ceux qui ont écrit sur la scène sont donc, soit des Romains fins connaisseurs des sources grecques²¹, soit des Grecs qui sont intimement liés à la romanisation, qui partagent une culture commune. Il ne faut pas s'étonner qu'au moment où Paul-Emile est en train d'abattre le royaume de Macédoine, il soit dépeint comme plus grec que son rival²².

La bataille de Pydna et son issue immédiate: l'échec des négociations diplomatiques

La bataille décisive se déroula probablement le 22 juin 168²³ à Pydna, non loin du mont Olympe²⁴. Le roi Persée prit ensuite la fuite vers Pella — capitale de son royaume et résidence royale — dans l'intention de gagner Amphipolis. Il y parvint le surlendemain de la bataille²⁵. Persée envoya des ambassadeurs à Paul-Emile, pourvus du caducée²⁶, mais les amis du roi macédonien tour à tour se rendaient à Paul-Emile²⁷. Persée gagna alors Samothrace, tandis que les villes de Macédoine tombaient les unes derrière les autres et étaient réduites au pillage. Persée — qui disposait encore de toute sa fortune, donc pouvait penser l'utiliser pour reconstituer une armée de mercenaires et ainsi sauver son royaume — commença par écrire une lettre à Paul-Emile, où il saluait le général romain en signant toujours du titre de «roi». Paul-Emile ne répondit pas²⁸. Persée comprit alors qu'il devait renoncer à ses prérogatives royales et il écrivit une deuxième lettre sans mention de son titre. Il obtint l'envoi d'une délégation chargée de négocier les conditions de sa reddition²⁹. Persée, encerclé, n'avait d'autre choix que tenter la fuite ou se rendre. Une tentative vers la Thrace échoua lamentablement et Persée fut capturé par Octavius, officier de Paul-Emile et commandant de la flotte³⁰. L'arrestation à proprement parler n'est pas connue en détail mais on n'a pas d'indices suggérant que le roi ait pu être à ce moment enchaîné.

La chronologie même de l'épisode reste discutée car l'ordre propre au récit livien ajoute à la confusion: s'intercalent le récit d'une ambassade en Egypte et l'annonce de la victoire à Rome. Les modernes placent la capture du roi fin juillet ou tout début août 168, en gros un mois après la bataille de Pydna³¹. Il faut insister sur deux dimensions qui encadrent la scène dans les sources. D'abord Persée va pratiquement faire figure de rescapé, tant les historiens antiques³² ont souligné que Paul-Emile voulait absolument la destruction totale des troupes macédoniennes. La consigne était de ne pas faire de prisonniers. En second lieu, la répression s'abattit en Grèce sur tous ceux qui avaient fait alliance avec Persée et sur diverses cités macédoniennes³³. L'entrevue Persée/ Paul-Emile est chronologiquement encadrée par des scènes de carnage et de répression.

²¹ Tite-Live s'inspire fortement de Polybe pour les guerres macédoniques. Voir Vianoli 1972, p. 80 et note 17 (avec bibliographie).

²² Stadter 2002, p. 2.

²³ Les détails de la chronologie sont très complexes et n'importent pas directement ici. Voir notamment Oost, 1953; Marchetti 1976; Dany 2000.

²⁴ Sur les aspects événementiels de la dislocation du royaume de Macédoine immédiatement après Pydna, voir Hammond 1988, p. 558-560.

²⁵ Le récit de ces épisodes est détaillé par Liv. 44.43-45 et Plut. *Æm.* 23-27.

²⁶ Liv. 44.45.1 et 44.46.1.

²⁷ Liv. 44.45.2: *principes amicorum regis (...) ipsi ad consulem profecti Romanis se dedunt. Hoc idem et alii deinceps metu perculti parabant facere.*

²⁸ Liv. 45.4.5.

²⁹ Liv. 45.4.6: *alterae litterae cum priuati nominis titulo missae et petiere et impetrauere, ut aliqui ad eum mitterentur, cum quibus loqui de statu et condicione suae fortunae posset.*

³⁰ Liv. 45.6. Cf. Meloni 1953, p. 404-407: le savant italien fait à juste titre remarquer que les moments qui précèdent la capture tiennent du roman, avec notamment Oroandès le Crétois, qui aurait dû aider Persée à s'enfuir mais trahit en emportant les trésors et en abandonnant Persée.

³¹ Meloni 1953, p. 466-468; Oost 1953, p. 228, note 14 (pour des calculs sur la durée des épisodes intermédiaires); Dany 2000, p. 434 et 436.

³² Liv. 44.42.9 et Zonar. 9.23 Dindorf p. 317 (l. 17-23).

³³ Ferrary 1988, p. 548-553. Voir par exemple Liv. 45.27.1-4 (pillages d'Æginium, Agassae, Ænia) et 45.31.14 (décapitation des notables d'Antissa dans l'île de Lesbos).

Capture et préservation de la personne du roi

Il ne faut pas oublier en lisant les passages sur la reddition du roi, que ce dernier avait été sacrilège dans l'assassinat d'Evandre le Crétois, mis à mort dans un lieu consacré. Persée fit en effet tuer, peu avant sa propre arrestation, Evandre, son fidèle ami, lequel avait commis, à l'instigation de Persée, un attentat à Delphes contre Eumène II, le roi de Pergame³⁴. Qui plus est, l'arrestation de Persée à Samothrace s'est déroulée dans un *templum* et les Romains ont bien pris soin de ne pas porter la main sur lui dans des conditions qui eussent été sacrilèges envers les dieux³⁵. En effet, toute l'île de Samothrace était une possession lagide, que Persée avait annexée. Comme Délos, Samothrace était, par la sacralité religieuse qui s'y attachait, une terre d'asile. L'accueil du roi Persée par les Romains au camp de Paul-Émile est donc celui d'un roi sacrilège mais qui a, lui, été respecté par les Romains lors de sa capture.

Il n'est pas indifférent que la personne du roi ait été préservée, au moins jusqu'à l'arrivée au camp. Pour la valorisation même du vaincu, il est besoin que Persée soit encore un roi. L'épisode n'est jamais prétexte à une réflexion, chez les Anciens, sur le moment où Persée cesse d'être un roi. Le roi, même sacrilège, devait être «encore roi» jusqu'au moment où il serait présenté dans le défilé triomphal, déchu. Cette dimension personnelle est indépendante du règlement de la conquête et du démembrement de la Macédoine en tant que royaume. Paul-Émile a besoin de montrer un roi vaincu en son camp, tout comme le roi vaincu a encore intérêt à paraître «royal», même dans la défaite, pour devenir un captif sous protection. La détention n'existe pas pour les rois que Rome a sévèrement battus au combat: ils sont des prisonniers en attente de l'humiliation ultime dans le défilé triomphal et, la plupart du temps, de la mise à mort. L'épisode est donc central dans l'histoire de la troisième guerre macédonique, entre la bataille décisive à Pydna et les rites de la victoire à Rome.

Aucune source n'a pris le parti d'aborder la scène sous un angle juridique, ne s'est même interrogée sur la nécessité d'une capitulation formelle de Persée³⁶. Dans la perspective du triomphe de Paul-Émile, la bataille avait déjà eu lieu: elle avait été poussièreuse et sanglante selon l'expression consacrée³⁷. La capitulation de Persée n'est pas une scène de *deditio*, qui n'a de sens qu'avant la bataille et interdirait évidemment toute perspective triomphale³⁸.

L'ARRIVÉE DE PERSÉE AU CAMP DE PAUL-ÉMILE: LA MISE EN SCÈNE DE LA REDDITION

Un personnage presque mythique pour les soldats

C'est tout à la fois une cérémonie, un spectacle et la reddition d'un monarque passant sous la puissance de Rome. La scène est réputée se passer au camp de Paul-Émile, près de Sirae, une ville

³⁴ Plb. 22.18 et Liv. 42.15-16. Commentaire dans Walbank 1979, p. 207 (avec les autres sources et la bibliographie); Reiter 1988, p. 54. Le roi Eumène passa alors pour mort, même à Rome.

³⁵ Plut. *Æm.* 26.1. Cf. Geyer 1937, *RE*, XIX-1, col. 996-1021, s.v. *Perseus* n. 5, spéc. col. 1020-1021.

³⁶ Les éléments que fournit V. Max. 2.8.1-7 concernant le *ius triumphandi* ne mentionnent pas la nécessité d'avoir défait dans le combat ou capturé ou mis à mort le chef ennemi, ni celle d'avoir obtenu sa reddition formelle. On peut supposer que c'était implicite. Des dis-

positions légales sur le triomphe, sans doute postérieures à l'événement (cf. Lemosse 1972, p. 444; Auliard 2001, p. 20), concernent le nombre de tués dans la bataille – 5 000 morts sont requis pour obtenir le droit de triompher – et il avait même fallu prévenir les fraudes sur les chiffres fournis dans les comptes rendus militaires.

³⁷ Gell. 5.6.21 rappelle la nécessité d'une effusion de sang dans la perspective d'obtenir le triomphe.

³⁸ Sur ce point, voir Ehlers 1948, *RE*, VII-A, col. 493-511, s.v. *triumphus*, spéc. col. 498.

de Thrace sur le territoire des Odomantes, près du fleuve Strymon —fleuve qui forme la frontière de la Macédoine— mais Sirae est une cité inconnue par ailleurs³⁹.

Paul-Emile, prévenu par une lettre du préteur Octavius, a chargé Ælius Tuberon de prendre en charge Persée à son débarquement et il a enjoint à ses officiers de demeurer dans le prétoire⁴⁰. Persée a été présenté comme le *caput belli*, l'âme de la guerre, et sa généalogie est rappelée par Tite-Live, d'une façon qui mêle ascendance réelle et dimension dynastique⁴¹. En effet, Persée n'était bien sûr pas un descendant d'Alexandre le Grand mais de l'un des Diadoques, Antigone le Borgne. On peut affirmer que ce n'est pas par ignorance de ses ascendants réels qu'Alexandre est présenté comme son ancêtre. Il faut plutôt y voir la marque de l'«héritage macédonien»: tous les rois de la dynastie antigonide se voyaient comme des descendants d'Alexandre et il n'était d'ailleurs pas moins valorisant pour leurs adversaires romains, lorsqu'ils étaient vainqueurs, de souligner que leur victoire était obtenue sur les héritiers du grand conquérant. C'est précisément ce que fait Paul-Emile dans le discours que lui prête Plutarque, à huis-clos, devant son conseil⁴², lorsqu'il assimile la bataille de Pydna à la ruine de l'héritage d'Alexandre (τὴν Ἀλεξάνδρου διαδοχὴν... πεσοῦσαν).

L'entrée en scène proprement dite: les variantes de la tradition historiographique

Vainqueur et vaincu se distinguent notamment par les vêtements: Paul-Emile est revêtu des ornements du pouvoir, selon Valère-Maxime, tandis que Tite-Live décrit Persée portant des habits sombres (comme ceux que portent les vaincus dans le triomphe)⁴³. Ce contraste est renforcé par la dissymétrie des deux entourages: Persée s'avance accompagné d'un seul de ses fils⁴⁴, tandis que Paul-Emile, en son camp, est entouré de ses soldats et surtout de son conseil, parmi lesquels figurent ses fils, ses gendres et d'autres officiers⁴⁵.

Les mouvements opposent aussi les deux hommes. Le début de la scène se passe en extérieur: Persée progresse avec difficulté au milieu de l'attroupement des soldats, au point qu'une escorte de licteurs doit lui frayer le passage⁴⁶. Cet envoi des licteurs pour faire escorte à Persée, qui est totalement abandonné des siens à l'exception de son fils, souligne *a contrario* la solitude du roi. Les licteurs romains se substituent en quelque sorte, provisoirement, à la garde royale dont Persée bénéficiait quelques jours encore avant. Le roi n'a plus ni escorte ni suite⁴⁷.

³⁹ Liv. 45.4.2.

⁴⁰ Liv. 45.7.1. Pour la liste des légats et officiers de Paul-Emile en 168, voir Linderski 1990, p. 53-58.

⁴¹ Liv. 45.7.3.

⁴² Plut. *Æm.* 27.4.

⁴³ Liv. 45.7.4 (*pullo amictu*); V. Max. 5.1.8 (*Romani imperii decoratus ornamentis*).

⁴⁵ Liv. 45.7.4 (*cum filio... nullo suorum alio comite*); Eutr. 4.7.1 (*cum deseretur ab amicis*). Persée avait trois enfants, seul Philippos est ici présent mais Alexandros et une fille du roi défilent aussi dans le triomphe (Geyer 1937, *RE*, XIX-1, col. 996-1021, s.v. *Perseus* n. 5, spéc. col. 1021, avec les sources). Deux des enfants ne sont donc tout simplement pas présents au cours de la scène de capitulation. Plut. *Æm.* 37.4 précise même qu'Alexandros non seulement échappe à la mort promise aux captifs après le triomphe, mais qu'il apprend le latin et devient appariteur des magistrats.

⁴⁵ Liv. 45.7.4 (*turba occurrentium* désigne la foule des soldats qui accourent); 45.7.5 et 8.7 (*consilio dimisso*, après la rencontre); D.S. 30.23.1; Plut. *Æm.* 27.1 (et 6 lorsqu'il lève le conseil). Q. Ælius Tubero, un des gendres de Paul-Emile, est préposé à la garde du roi (Linderski 1990, p. 56). Il ne faut pas sous-estimer la compétition qui existait entre les officiers de l'État-major, comme on le devine dans le récit plutarchéen de la capture même du roi: Persée avait réclamé Nasica mais avait été pris en charge par Octavius. Les détails sur ce dernier point viennent sans doute du livre de Nasica, en rivalité avec Octavius, homme nouveau (Lehmann 1969, p. 407).

⁴⁶ Liv. 45.7.4 (*progredi non poterat... a consule lictores missi sunt*).

⁴⁷ Pavan 1961, p. 605.

Paul-Emile sort du prétoire et se dirige à la rencontre du vaincu⁴⁸. Sauf chez Plutarque, Persée est admis ensuite sous la tente⁴⁹, voire à la table du vainqueur⁵⁰. Le mobilier est implicite: les sièges du conseil⁵¹, voire les lits du repas. Eutrope⁵² laisse entendre que Persée aurait été invité à s'asseoir à côté de Paul-Emile, détail repris et amplifié dans un fragment byzantin qui décrit, non sans invraisemblance, Paul-Emile invitant Persée à prendre place à ses côtés sur un siège royal⁵³. Signalons aussi que les sources retracent la disposition même des personnages: si Persée fait face aux autres membres du conseil⁵⁴, c'est qu'il est assis à côté de Paul-Emile. Du coup, le détail donné par Eutrope semble bien être la reprise et l'interprétation explicite de Tite-Live.

La station des personnages est scrupuleusement notée: Paul-Emile se serait levé pour aller à la rencontre de Persée, enjoignant aux officiers de demeurer assis⁵⁵. Se lever faisait partie des gestes clairement connotés comme une marque d'honneur et de respect entre Romains, notamment et surtout devant un magistrat⁵⁶. Ici c'est le général romain qui se lève pour accueillir le roi vaincu. Paul-Emile demeure assis ensuite dans la scène en intérieur. Persée est debout quand il progresse vers le prétoire, visiblement pas enchaîné, il paraît demeurer libre de ses mouvements, quoique prisonnier dans toutes les phases de la scène. Ensuite, il se jette face contre terre⁵⁷ ou tout simplement aux pieds du vainqueur, qui le relève⁵⁸. Persée embrasse les genoux du consul, dans un geste de supplication ou tente de le faire sans y parvenir⁵⁹. Il est relevé par Paul-Emile puis il s'assied. La mise en scène des postures (debout, à terre, assis) est orchestrée selon le déroulement de la reddition.

Les notations physiques ne sont pas absentes, et ce pour les deux personnages: Paul-Emile aurait les larmes aux yeux⁶⁰ et prendrait soin de serrer la main droite du vaincu, dans un signe qui est aus-

⁴⁸ Plut. *Æm.* 26.8 et 27.1 (toute la rencontre se passe dehors, il ne rentre qu'après avoir congédié Persée). Liv. 45.7.5 mentionne que Paul-Emile rentre dans sa tente, d'où l'on déduit que le début se passe dehors. V. Max. 5.1.8 laisse entendre que Paul-Emile va à la rencontre de Persée dehors puis le fait entrer sous la tente.

⁴⁹ D.S. 30.23.1 est implicite sur ce point, Persée a pris place assis aux côtés des membres du conseil. Florus 1.28.11 évoque une estrade (*tribunal*) puis la table à laquelle Persée est convié.

⁵⁰ D.S. 30.23.2 (πρὸς τὰ σύνδειπνα παραλαβὼν); V. Max. 5.1.8 (*nec honore mensae indignum iudicavit*); D.C. 20.66.4 (καὶ ὁμόσιτον ἐποιήσατο); Zonar. 9.23 (ὁμόσιτον ἐποιήσατο). Liv. 45.8.8 évoque une invitation un peu décalée dans le temps mais le même jour (*eo die et inuitatus ad consullem*).

⁵¹ Liv. 45.7.5 (*considerere*); Plut. *Æm.* 27.1 (καθήμενος).

⁵² Eutr. 4.7.2 (*iuxta se in sella conlocavit*).

⁵³ Le détail figure chez Jean d'Antioche frg. 57 Müller, est repris par la *Souda s.v.* Αἰμίλιος et les *Excerpta Planudea* frg. 32 éd. Boissevain p. cxx (ἐπὶ τινος βασιλικοῦ θρόνου πάρεδρον αὐτῷ κατεστήσατο).

⁵⁴ Liv. 45.7.5 (*adversus advocatos in consilium*).

⁵⁵ Liv. 45.7.5 (*consurrexit consul iussis sedere aliis*). Implicitement la même idée chez V. Max. 5.1.8 (*occurrit*). En revanche chez Plutarque *Æm.* 26.8 (ἐξαναστάς <προ>ὑπήντα μετὰ τῶν φίλων) Paul-Emile sort accompagné de ses officiers.

⁵⁶ Moreau 2002, spéc. p. 181-190 (avec la bibliographie). Moreau s'appuie notamment sur un passage de Servius *Ad Æn.* 11.500: *quattuor namque erant apud Romanos quae ad honorificentiam pertinebant, equo desilire, caput aperire, via decedere, adurgere. Hoc etiam praecones praeuntes magistratus clamare dicebantur.*

⁵⁷ Plut. *Æm.* 26.9 (προβαλὼν αὐτὸν ἐπὶ στόμα).

⁵⁸ Liv. 45.7.5 (*summittentemque se ad pedes sustulit*); V. Max. 5.1.8 (*conatumque ad genua procumbere dextera manu adlevavit*); Iohan. Antioch. frg. 57 Müller, repris par *Suidas s.v.* Αἰμίλιος et dans les *Excerpta Planudea* frg. 32 (πεσεῖν τε βουλευθέντα πρὸς τοῖς γόνασιν αὐτοῦ ἀναστήσας); Eutr. 4.7.2 (*et volentem ad pedes sibi cadere non permisit*).

⁵⁹ Plut. *Æm.* 26.9 (καὶ γονάτων δραζάμενος). Sans y parvenir, Liv. 45.7.5 (*nec attingere genua passus*); V. Max. 5.1.8 et *Excerpta Planudea* frg. 32 (cf. note 58).

⁶⁰ Pour les larmes: Plut. *Æm.* 26.8 (δεδακρυμένος) et 26.9 (προσβλέψας αὐτὸν ἀλγούντι καὶ λελυπημένῳ τῷ προσώπῳ). A propos des larmes que les généraux romains auraient appris à verser en voyant faire les rois hellénistiques, Momigliano 1975, p. 23 (trad. fr. 1979, p. 36), qui interprète le larmolement comme une intrusion de l'esprit hellénistique. Chez Liv. 45.8.2, c'est Persée qui pleure sur son propre sort.

si celui des rites d'hospitalité⁶¹. Sur ce point, la scène doit être interprétée selon des codes qui ne sont pas seulement ceux de la vie publique, militaire ou diplomatique: le fait de toucher le menton, ou la main, ou les genoux est une attitude typique pour demander la protection d'un personnage tout puissant⁶². On en trouve naturellement maints exemples dans les épopées homériques et dans la tragédie classique. Ainsi, dans l'*Iliade*, dieux et héros, quand ils adressent une supplique, touchent les genoux de leur interlocuteur. C'est ce que fait par exemple Thétis pour convaincre Zeus de soutenir Achille ou Priam lorsqu'il réclame au même Achille le corps d'Hector⁶³. Des scènes similaires se retrouvent dans la tragédie grecque⁶⁴, pour les suppliants, notamment dans les pièces du cycle troyen, la plus célèbre scène étant l'apostrophe de Polyxène à Ulysse, qui dissimule et soustrait les parties de son corps que la suppliante pourrait toucher. Le destin de Persée s'inscrit en somme dans la tonalité tragique telle qu'elle s'exprimait aux temps classiques.

La scène du camp est visible par tous tant qu'elle se passe en extérieur et éventuellement sur une estrade (comme c'est le cas dans les comices ou pour le tribunal du préteur). Elle comporte éventuellement un deuxième temps dont les témoins sont les membres de l'état-major et l'entourage de Paul-Emile. Le dernier temps est celui de la conduite vers le lieu de détention provisoire. Il n'est jamais fait mention de personnages arrivant ou repartant à cheval, donc rehaussés par rapport à la vision des témoins de la scène.

Outre la question du champ visuel, il faut aussi envisager les paroles échangées durant cette rencontre et la langue dans laquelle l'entrevue a eu lieu. Sur ce point, les sources attestent l'usage du grec et du latin par Paul-Emile. D'une part, il utilise le grec pour s'adresser à Persée lui-même mais il revient naturellement au latin pour parler devant le conseil. Ce choix du bilinguisme sans recours à un interprète a été éclairé de façon convaincante par J.-L. Ferrary⁶⁵, en dépassant la *communis opinio* selon laquelle le grec serait la langue de l'homme privé et le latin celle de l'homme public. Précisément, l'accueil de Persée au camp reflète la sophistication plus grande des choix opérés par Paul-Emile. Ce dernier use aussi du grec dans un contexte public quand il veut signifier la bienveillance du magistrat romain, sa *φιλανθρωπία* autant que sa *παιδεία*. Même en contexte public, le consul a une certaine latitude⁶⁶ et il peut ainsi montrer que les Romains ne sont pas des barbares. Certes, l'assistance est composée de Romains, à l'exception de Persée et de son fils. Le consul n'a pas besoin de rabaisser plus encore Persée, ni de manifester la puissance ou la majesté du peuple romain. L'usage de la contrainte n'est pas nécessaire⁶⁷ mais la démonstration de culture grecque concourt à la mise en scène de la bienveillance du vainqueur.

La nature des propos tenus est diversement appréciée par les sources et les modernes considèrent parfois les discours prêtés à Paul-Emile comme des faux (il y a trois discours, connus par Plutarque: le premier est adressé à Persée, le deuxième à l'état-major, le troisième est celui délivré

⁶¹ Pour la poignée de mains: Liv. 45.7.4 (*dextram porrexit*); D.S 30.23 (τὸν Περσέα λαβόμενος τῆς χειρὸς); Plut. *Æm.* 27.1 (τοῦτον ... δεξιωσάμενος). Le serrement de main est le signe, d'ailleurs très officiel chez les Romains, de la foi jurée, des serments, des contrats, des traités (SITTL 1890, p. 133-135, avec des exemples). Mais plus simplement, il renvoie ici, selon moi, à la symbolique de l'*hospitium*, ce qui cadrerait bien ensuite avec l'invitation à s'asseoir, voire à partager le repas. Cf. Cic. *Deiot.* 8 (*per dexteram istam te oro quam regi Deiotaro hospes hospiti porrexisi*).

⁶² Sittl 1890, p. 163-165.

⁶³ Hom. *Il.* 1.427 et 500; 24.465 et 478. Cf. Gould 1973, part. p. 74-77.

⁶⁴ Eur. *Troiad.* v. 1042; *Hec.* v. 245, 273-275, 286-287 et surtout 342-343 (Ulysse cache sa main droite sous son manteau et détourne le visage pour ne pas être touché par Polyxène). Voir Gould 1973, part. p. 84-85.

⁶⁵ Ferrary 1988, p. 559-560 et n. 45.

⁶⁶ Ferrary (cf. note 65) souligne avec raison que V. Max. 2.2.2 n'évoque pas un texte à valeur normative mais une pratique, donc des usages pouvant faire l'objet d'adaptations.

⁶⁷ Paul-Emile sait pourtant y recourir dans la répression qui suit, voir note 33. Sur les contrastes de la figure historique du personnage, voir Vianoli 1972, p. 87-90.

nettement plus tard devant le peuple au moment du triomphe). Ainsi S. Swain considère-t-il notamment le premier discours comme apocryphe, sur la base de la comparaison entre Tite-Live et Plutarque⁶⁸: là où l'historien latin, probablement à la suite de Polybe —le texte polybien est incomplètement conservé mais la mention d'un retour au latin pour le conseil implique que la conversation ait commencé en grec—, présentait Paul-Emile interrogeant en grec Persée sur les raisons de la guerre, Plutarque met dans la bouche du consul une série de véhéments reproches, où il taxe le roi de couardise. De même, Tite-Live laisse entendre que Persée bénéficiera de la *cognita populi Romani clementia*, là où Plutarque fait repousser par le général tout lien entre des Romains et des lâches⁶⁹. Assurément, le texte livien suit Polybe, quand Paul-Emile se tourne alors seulement vers son conseil, notamment les plus jeunes, pour méditer sur les revers de la fortune. Diodore⁷⁰, comme Tite-Live, laisse croire que Polybe, dans sa version d'origine, avait inclus le discours de Paul-Emile.

Peu de savants ont finalement étudié en détail la scène elle-même, à laquelle paradoxalement le biographe de Persée, Meloni ne consacre que quelques mots⁷¹. Pourtant, les détails permettent de distinguer plusieurs filons historiographiques dans le récit de la capture⁷², avec notamment un filon polybien, dont ne s'écartent ni la version livienne (elle-même sèchement résumée chez Florus et Eutrope) ni Diodore de Sicile. Le filon polybien est suivi aussi par Dion Cassius et il reste perceptible dans un des passages de Zonaras. La tradition plutarchéenne est à mettre un peu à part, elle mêle certes Polybe, Nasica et le récit d'un certain Poseidonios, qui aurait été plus hostile au consul romain⁷³; Zonaras fait écho à Plutarque dans sa deuxième version des faits.

Le souvenir d'épisodes antérieurs marque-t-il la construction de la mise en scène?

La question peut être posée à deux niveaux, celui de Paul-Emile lui-même, qui pourrait s'inspirer de précédents historiques; celui de l'historiographie de l'épisode et de la recomposition événementielle de détails, copiant ou transposant à Sirae des notations connues pour d'autres épisodes historiques.

La reddition du roi de Numidie, Syphax, et le fameux épisode de la reine Sophonisbe, pouvaient être présents dans les mémoires. En 203 en effet, Syphax avait été incité par son épouse Sophonisbe à trahir les Romains au profit de Carthage — Sophonisbe était fille d'Hasdrubal. L'épisode, dans sa version livienne comme dans celle d'Appien⁷⁴, est resté célèbre à cause de la reine, qui séduit le vainqueur Masinissa, un prince numide allié de Rome, lequel lui offre le poison plutôt que de la laisser tomber aux mains de Scipion. Mais dans l'épisode de Syphax, la capture et les gestes ne sont pas décrits. Le parallèle le plus net est celui de l'arrivée de Syphax au camp, à proprement parler⁷⁵. Il res-

⁶⁸ Swain 1989, p. 325 à propos de Plut. *Æm.* 26.10-12, rapproché de Liv. 45.8.1-6.

⁶⁹ Liv. 45.8.5; Plut. *Æm.* 26.12. Sur cette contradiction des sources, voir *infra* p. 116.

⁷⁰ D.S. 30.23.1.

⁷¹ Meloni 1953, p. 407. Le plus attentif est finalement Lehmann 1969, p. 406-408.

⁷² Voir Pavan 1961, p. 598-602, qui prend en compte non seulement le passage sur la capture et l'arrivée au camp, mais aussi les passages sur le triomphe à Rome. Analyse un peu différente dans Vianoli 1972, p. 80-81, qui insiste sur une source commune à Tite-Live et à Plu-

tarque, mais p. 86 oppose Tite-Live à Diodore et Plutarque, plus moralistes et, en tout cas, moins pathétiques que la source livienne.

⁷³ Voir *supra* note 5 et Vianoli 1972, p. 83.

⁷⁴ Liv. 30.12-17 et App. *Pun.* 111-120.

⁷⁵ Liv. 30.13: *Syphacem in castra adduci cum esset nuntiatum, omnis uelut ad spectaculum triumphi multitudo effusa est. Praecedebat ipse uinctus; sequebatur grex nobilium Numidarum. Tum quantum quisque plurimum poterat magnitudini Syphacis famaeque gentis uictoriam suam augendo addebat...* Cprer 45.7.2.

te difficile d'aller très loin dans le rapprochement des deux événements, sauf dans le cas de Tite-Live, chez qui le parallèle est explicitement tracé, comme s'il s'agissait d'un souvenir que les pères des combattants romains avaient pu raconter à leurs fils⁷⁶.

Un autre parallèle est possible, plus probant à mon sens, à savoir le traitement réservé au roi Gentius en Illyrie, à peine un mois avant la reddition de Persée. Tite-Live, là encore, en a détaillé le récit⁷⁷:

[12] *Praemissisque nuntiis, ut sibi appellandi praetoris potestas fieret, copia facta in castra (Gentius) venit.* [13] *Et principium orationis ab accusatione stultitiae orsus suae, postremo ad preces lacrimasque effusus, genibus praetoris accidens in potestatem sese dedit.* [14] *Primo bonum animum habere iussus, ad cenam etiam inuitatus in urbem ad suos redit. Et cum praetore eo die honorifice est epulatus, deinde in custodiam C. Cassio tribuno militum traditus.*

Le récit figure aussi chez Appien⁷⁸, à quelques variantes près⁷⁹.

Ἦθεν αὐτῷ δεομένῳ ὁ μὲν Ἀνίκιος ἐκέλευσε Ῥωμαίοις ἑαυτὸν ἐπιτρέψαι, ὃ δ' ἐς βουλὴν ἦτησε τρεῖς ἡμέρας καὶ ἔλαβεν. Ἐν δὲ ταύταις τῶν ὑπηκόων αὐτοῦ πρὸς τὸν Ἀνίκιον μετατιθεμένων ἠξίωσεν ἐντυχεῖν τῷ Ἀνίκιῳ καὶ γονυπετῆς ἐδέϊτο αὐτοῦ πάνυ αἰσχυρῶς. [27] Ὁ δὲ αὐτὸν ἐπιθαρρύνων κατεπηχότα ἀνίστη καὶ καλέσας ἐπὶ ἐστίασιν ἀπιόντα ἀπὸ τοῦ δεῖπνου προσέταξε τοῖς ὑπηρεταῖς ἐς φυλακὴν ἐμβαλεῖν. Καὶ τόνδε μὲν ἐς θρίαμβον ἅμα τοῖς παισὶν ὁ Ἀνίκιος ἐς Ῥώμην ἤγαγε, καὶ ὁ Γενθίου πόλεμος ἅπας εἴκοσιν ἡμέραις πεπολέμητο.

Pour autant, ces modèles doivent être appréciés sans négliger la hiérarchie des ennemis de Rome. La capture de Syphax était un épiphénomène en marge de la guerre punique et le roi Gentius n'était devenu un ennemi de Rome que parce qu'il était l'allié de Persée. Ni l'un ni l'autre n'avaient l'envergure politique du dernier Antigonide. La Numidie et l'Illyrie ne valaient pas la Macédoine. Les ancêtres de Syphax, pas plus que ceux de Gentius, ne comptaient des conquérants de la trempe de Philippe II ou d'Alexandre⁸⁰. Si des éléments de comparaison existent bien, il ne faut sans doute pas aller trop loin dans les rapprochements ou en tout cas négliger la hiérarchie des rois et des royaumes.

Il est frappant de constater, dans le cas de Gentius/ Anicius comme dans celui de Persée/ Paul-Emile, que le traitement immédiat réservé au vaincu ne préjuge pas d'un sort favorable accordé ensuite. La magnanimité est provisoire, elle est celle du général vainqueur au sortir du combat, sur le

⁷⁶ Liv. 45.7.2.

⁷⁷ Liv. 44.31.12-14: «Gentius envoya des messagers demandant qu'il lui fût possible de s'adresser au préteur et, cette faculté lui ayant été accordée, se rendit au camp. Il commença son discours en s'accusant de sottise, puis se répandit en prières et en larmes et, tombant aux pieds du préteur, se remit en son pouvoir. Après avoir été engagé à reprendre courage et même invité à dîner, il revint dans sa cité parmi les siens; après avoir été ce jour-là traité avec égards par le préteur, il fut ensuite remis à la garde du tribun militaire C. Cassius» (trad. Jal, Paris, 1976).

⁷⁸ App. *Illyr.* 26-27: «Lorsqu'Anicius fut sollicité (par Gentius), Anicius lui enjoignit de se rendre aux Romains. Mais Gentius demanda un délai de trois jours

pour réfléchir et l'obtint. Comme dans l'intervalle ses sujets étaient passés dans le camp d'Anicius, Gentius sollicita une entrevue auprès de lui, il tomba à ses genoux et l'implora de façon déshonorante. [27] Anicius le reconforta, l'aida à se relever, l'invita à dîner et, quand Gentius fut sur le point de quitter le repas, il ordonna aux serviteurs de le mettre en prison. Anicius le fit conduire à Rome avec ses fils pour le triomphe. La guerre contre Gentius avait duré en tout et pour tout 20 jours».

⁷⁹ Pour une comparaison entre Tite-Live et Appien, voir le commentaire de Šašel Kos 2005, p. 286-290. Les divergences portent notamment sur l'emprisonnement et l'invitation à dîner. Ces détails révèlent qu'Appien ne suivait pas les mêmes sources que Tite-Live.

⁸⁰ Pavan 1961, p. 605.

terrain même de l'affrontement mais elle n'est pas celle du même général romain au moment du triomphe, ni de l'Etat romain dans le règlement de la paix. Ces mises en scène de la clémence envers la personne du roi vaincu avaient un sens dans le monde grec. Une fois revenu sous le regard du *populus Romanus*, le général ne pouvait pas faire moins que de montrer le captif enchaîné lors du triomphe. La victoire militaire était mise en scène dans son réalisme et sa brutalité, tout ce qui avait pu accompagner des formes de contacts diplomatiques ou de bienveillance, se trouvait, une fois à Rome, effacé.

Je voudrais esquisser une dernière comparaison, en négatif. On m'objectera qu'elle est arbitrairement choisie, je n'en disconviens pas, et qu'elle n'implique pas des Romains. Tout juste rappellerai-je l'inscription de Persée dans la dynastie héritière d'Alexandre pour justifier ce choix. Il s'agit en l'occurrence d'un vrai refus de capitulation et de reconnaissance du vainqueur par le vaincu. Alexandre, au siège de Gaza, se heurte à la détermination du gouverneur Bétis. Ce dernier combat avec acharnement autant qu'avec courage. Mais il est finalement abandonné par les siens et capturé⁸¹. Bétis prend un air de défi envers Alexandre, qui pourtant le menace et dit: «Vous le voyez, entêté dans son silence? A-t-il fléchi les genoux? A-t-il émis une parole de supplication? Mais ce silence j'en viendrai à bout, et, à défaut d'autre moyen, c'est par des gémissements que je le briserai⁸²». La colère du roi se change en rage et il se comporte sous l'influence des mœurs étrangères. Le souverain macédonien fait alors traîner Bétis encore vivant par des chevaux autour de la ville, en se glorifiant d'avoir imité Achille, son ancêtre, traînant le cadavre d'Hector.

La soumission du chef vaincu pouvait donc paraître attendue aux yeux du vainqueur. On n' imagine certes pas Paul-Emile faisant traîner Persée par des chevaux mais on peut supposer que des anecdotes de ce type étaient célèbres chez les rois et les généraux, imprégnés tant de culture homérique que des récits de la geste alexandrine.

LA POSTÉRITÉ DE LA SCÈNE AUPRÈS DES GRANDS HOMMES DE L'ANTIQUITÉ⁸³

Lors du triomphe à Rome puis dans le cercle des Scipions

La *pompa triumphalis* de 167 fut méthodiquement orchestrée. Une notice de Pline mentionne le peintre et philosophe Métrodore, envoyé par les Athéniens à la demande de Paul-Emile, pour exécuter les ornements de son triomphe⁸⁴. Il n'est pas absurde de croire qu'un ou plusieurs des tableaux peints qui furent exposés au moment de la cérémonie à Rome pourrai(en)t avoir représenté la scène de reddition, ce qui expliquerait aussi pourquoi tant d'historiens en ont rapporté le détail. Il est plausible que la scène ait eu une traduction picturale voire plastique⁸⁵. La dimension tragique de l'entrevue au camp, notamment la gestuelle et la supplication de Persée aux pieds de

⁸¹ Quint. Curt. *Hist.* 4.6.25-29 pour l'ensemble de l'épisode. Le nom du personnage est Batis ou Betis, selon les sources. On ne possède plus la source primaire (grecque) dont Quinte-Curce s'inspire ici. Ni Diodore, ni Plutarque, ni Arrien n'ont donné autant de détails sur la scène de colère.

⁸² Quint. Curt. 4.6.28: *Tum Alexander, «Videtisne obstinatum ad tacendum?» inquit, «num genu posuit? num vocem supplicem misit? Vincam tamen silentium et si nihil aliud, certe gemitu interpellabo».*

⁸³ Ce n'est pas ici le lieu de voir comment la scène a été traitée par les grands historiens du monde romain depuis le XVIII^e, au XIX^e et au début du XX^e siècle (Niebuhr, Duruy, Michelet, Mommsen *etc.*). Voir Pavan, 1961, p. 596-600.

⁸⁴ Plin. *NH* 35.135.

⁸⁵ Par comparaison, voir l'étude de Talamo 2008, sur la scénographie du triomphe dans la peinture funéraire, notamment à propos du tombeau des Scipions et plus encore de la tombe Arieti.

Paul-Emile se prêtaient bien à une transposition de ce type. On m'objectera qu'aucune source littéraire ne conforte cette hypothèse et que le seul récit des témoins — Scipion Nasica dans son œuvre historique⁸⁶, puis Scipion Emilien par son témoignage oral — suffit à expliquer le succès littéraire. Il reste vrai que la logique polybienne, qui voit en Paul-Emile une sorte de modèle pour son héros romain par excellence, Scipion Emilien, gagnait à mettre en valeur l'épisode. Sans doute et indépendamment de la réalité d'une traduction picturale, faut-il mettre l'accent sur le rôle des Scipions dans la diffusion des détails du récit. Soulignons bien que Scipion Emilien avait assisté en personne à la scène de reddition de Persée, quand il était auprès de son père adoptif Paul-Emile et ce serait d'ailleurs par son entremise que Polybe aurait eu connaissance des détails de la scène concernant Persée⁸⁷. Polybe a vraisemblablement aussi connu directement Scipion Nasica Corculum, témoin autoptique de la scène. Il demeure difficile de dire ce qu'il a pu emprunter à son ouvrage historique sur les événements et ce qu'il a recueilli sous forme de témoignage oral auprès de Nasica⁸⁸.

Dans la guerre punique

Le fils de Paul-Emile, Scipion Emilien, se trouva lui aussi placé dans une scène de ce genre en 146 quand Hasdrubal vint en pleurant se jeter à ses genoux après la défaite définitive de Carthage⁸⁹. Scipion Emilien se tourna alors vers ses soldats, les invita à méditer sur la fortune. S'ensuit l'épisode qui fait intervenir la femme et les enfants d'Hasdrubal. Cette dernière jette des imprécations sur Hasdrubal puis elle égorge ses enfants, les jette dans les flammes, avant de s'immoler. Appien ajoute qu'elle se suicide comme aurait dû le faire Hasdrubal⁹⁰.

Scipion Emilien médite alors sur l'inconstance du succès. Le texte de Polybe est lacunaire mais, repris par Appien⁹¹, le livre devait se clôturer sur la scène où Scipion pleure à son tour en voyant brûler Carthage⁹², tout en récitant des vers d'Homère: il craint les revers pour sa patrie, et il se remémore le sort récent de la Macédoine (ἡ μάλιστα ἔναγχος ἐκλάμψασα ἡ Μακεδόνων). Derrière une scène apparemment très banale, il y eut un épisode historique qui marqua beaucoup les esprits des contemporains et put inspirer le comportement ou la méditation de généraux vainqueurs. Rome, comme Troie, pourrait un jour se consumer dans l'incendie allumé par son vainqueur⁹³, et Scipion de réciter Homère⁹⁴. Toutefois, comme l'a bien souligné E. Torregaray, l'épisode de 146 se nourrissait non seulement du souvenir de Paul-Emile à Pydna, mais il reflétait aussi d'autres *topoi* sur les conquérants pleurant ou au moins méditant devant la ruine des cités qu'ils venaient d'abattre⁹⁵.

⁸⁶ Voir note 7.

⁸⁷ Sur la participation de Scipion Emilien à la campagne de Macédoine, voir Astin 1967, p. 14 (avec les sources).

⁸⁸ Lehmann 1969, p. 412.

⁸⁹ Plb. 38.20.1; App. *Pun.* 625 (c'est Scipion qui fait asseoir Hannibal à ses pieds).

⁹⁰ App. *Pun.* 628: ὡς αὐτὸν ἐχρῆν Ἀσδρούβαν (ἀποθανεῖν).

⁹¹ La citation de Plb. 38.22 est tirée d'App. *Pun.* 132. Walbank (1979, p. 725) considère qu'il n'y a pas lieu d'inclure le texte dans l'édition de Polybe car Appien serait moins proche de l'original que D.S. 32.24.

Les commentateurs ont longuement débattu pour savoir qui de Diodore ou d'Appien est plus proche de Polybe ou sur l'existence d'un intermédiaire entre Polybe et Appien (voir synthèse dans P. Goukowsky, *Appien, Le livre Africain*, C.U.F., *praefatio*, p. xc-xcii).

⁹² L'historicité des larmes de Scipion voyant brûler Carthage a été maintes fois discutée: Astin 1967, p. 285; Momigliano 1975, p. 22-23 (trad. fr. 1979, p. 35-36); Henrichs 1995, p. 250-253; Torregaray Pagola 1998, p. 138-146.

⁹³ D.S. 32.24.

⁹⁴ Hom. *Il.* 6.448-449: ἔσσειται ἡμῶν ὅταν ποτ' ὀλώλη Ἴλιος ἱρή | καὶ Πριάμος καὶ λαός.

⁹⁵ Torregaray Pagola 1998, p. 139.

RECONSTRUCTIONS DE LA SCÈNE DANS L'HISTORIOGRAPHIE

La question du suicide

Le texte de Plutarque offre une originalité singulière, dans la mesure où il pose l'existence d'une alternative réelle face à laquelle Persée aurait été placé: être pris vivant et donc être promis au défilé humiliant lors du triomphe ou bien se donner volontairement la mort. Plutarque en cela est en contradiction avec Tite-Live, chez qui Paul-Emile laisse entendre à Persée qu'il pourrait avoir la vie sauve, lui faisant promesse de *clementia*⁹⁶.

Dans la version plutarquée, Paul-Emile fait reproche à Persée de sa lâcheté. Il semble donc que l'attitude attendue pour le souverain vaincu eût été la mort volontaire. C'est en tout cas vrai au moment du triomphe: Persée demande à Paul-Emile de ne pas le faire figurer dans le défilé et le consul romain répond qu'il n'en tient qu'à l'intéressé, qu'il lui est accordé de se suicider, comme cela lui avait déjà été possible avant. Ce propos fait clairement écho au discours de Paul-Emile au moment de la reddition⁹⁷. Paul-Emile raille la lâcheté (*ἀνανδρία*) de Persée et son attachement de la vie (*φιλοψυχία*). Le roi déchu est présenté comme un *δείλαιος*, un couard, à qui s'attache le déshonneur (*αἰσχύνη*) de n'avoir pas choisi la mort volontaire. Le discours du consul au moment de la rencontre de Sirae offre l'originalité chez Plutarque de dissocier vainqueur et vaincu: plus Persée se lamente sur son sort, moins Paul-Emile le plaint⁹⁸. Sa lâcheté fait de lui un ennemi indigne des Romains. On est là devant une logique très différente de celle qu'on trouvait par exemple chez Diodore⁹⁹, qui était une logique de commisération. Chez Plutarque, l'attachement à la vie que manifeste Persée est un signe de sa faiblesse. Les larmes de Paul-Emile ne sont pas des larmes de pitié versées sur le roi macédonien mais une lamentation sur la fragilité humaine.

Pourquoi et comment Persée aurait-il pu penser au suicide comme un sort préférable? Non seulement la cérémonie du triomphe avait beaucoup d'effet sur les Romains eux-mêmes mais elle en avait aussi sur les rois étrangers. Pourtant il ne semble pas qu'avant 167, il y ait déjà eu des rois étrangers comme spectateurs des triomphes mais les sources concernant Persée, notamment Plutarque, avaient bien connaissance de la nature de ces défilés et des épisodes postérieurs qui pourraient avoir influencé leur réécriture de l'histoire.

Ainsi en 167, Attale (futur Attale II) et son frère aîné Eumène II seraient venus tout spécialement d'Asie pour assister au triomphe d'Anicius¹⁰⁰, de même que Prusias de Bithynie¹⁰¹. L'impression créée par le triomphe était, de façon générale, si forte auprès des rois étrangers qu'en 63, Mithridate VI Eupator se fit tuer plutôt que d'attendre sa capture par les armées de Pompée¹⁰², puis en 30, Cléopâtre préféra se suicider plutôt que de tomber aux mains d'Octave¹⁰³. Elle avait assisté en 46 au triomphe où figurait sa propre sœur, Arsinoé. Rois et chefs ennemis étaient menés devant le cortège,

⁹⁶ Liv. 45.8.5: *cognita populi Romani clementia non modo spem tibi, sed prope certam fiduciam salutis praebet.*

⁹⁷ Plut. *Æm.* 34.3-4. Le même propos est résumé par Plut. *Mor.* 198B = *Apophth. reg. et imper.*, *Æm. Paul.* 7. Cf. au moment de la reddition 26.10-12. Un écho de la phrase prononcée par Paul-Emile figure chez Cic. *Tusc.* 5.118 (*Paulus Persi deprecanti, ne in triumpho duceretur, «In tua id quidem potestate est»*).

⁹⁸ Plut. *Æm.* 26.9-12.

⁹⁹ D.S. 30.23.1: ἐποίησε συμπαθεῖς.

¹⁰⁰ Eutrope 4.8.2. Mais la version de Tite-Live ne confirme pas ce détail. Eutrope pourrait bien avoir mêlé plusieurs épisodes.

¹⁰¹ Eutrope l'associe aussi à Eumène et Attale à propos d'Anicius, cf. note 100. En réalité, Liv. 45.44 situe le séjour de Prusias, accompagné de son fils Nicomède, en 166. Le roi de Bithynie félicita les Romains pour leurs victoires sur Persée et Gentius mais n'assista point au triomphe à proprement parler.

¹⁰² App. *Mithrid.* 111/535-112/540.

¹⁰³ Hor. *Od.* 1.37.30-32.

précédant le quadrigé du vainqueur. Cette mise en scène valorisait le chef romain, héroïsé et protégé des dieux, qui abandonnaient le vaincu.

Je crois qu'il ne faut pas exclure une forme de réécriture du passage à la lumière de ce que les historiens, impériaux notamment, savaient de la cérémonie même du triomphe. L'hypothèse d'un suicide préférable à la capture ne peut guère prendre corps avant que précisément ne soit forgée cette histoire des déchéances tragiques liées au cortège triomphal: Persée lui-même puis Jugurtha, Vercingétorix, Arsinoé et d'autres ont dessiné dans les esprits des non-Romains cette image d'une mort volontaire préférable à une dégradante procession préluant à une mort ignominieuse.

L'incarnation paradoxale des valeurs de la Grèce par un général romain

Rome prétendait libérer la Grèce de la domination macédonienne. Le roi macédonien devient du coup le symbole d'un Etat qui n'est pas proprement grec. Par ailleurs, les Romains ne se voulaient pas ennemis de tous les rois¹⁰⁴ et ce n'est point ici l'affrontement de la cité-Etat contre l'Etat monarchique. N'oublions pas non plus que, si les Romains avaient un souvenir honni de la monarchie pour leur propre cité, ils n'avaient pas, en Grèce à proprement parler, récusé des formes de style monarchique. Flamininus bien sûr fut le premier à être tenté par cet idéal de l'âme royale. Mais globalement l'image que les Romains ont construite à propos de Persée est très négative: il passa pour un roi ayant comploté contre des Grecs qui vivaient sous un régime démocratique¹⁰⁵. Persée fut accusé d'avoir recouru à des mercenaires barbares et d'avoir voulu asservir les Grecs. Le discours de Paul-Emile avant la bataille l'avait présenté comme un criminel dangereux, et même comme un fratricide¹⁰⁶. Du coup, le combat des Romains avait été celui de la δημοκρατία et de l'ἐλευθερία des Grecs, dès l'instant que le vainqueur s'était battu pour défendre l'indépendance des cités grecques par rapport à un pouvoir de type monarchique (ce qui ne signifiait pas indépendance tout court).

Si le philhellénisme de Paul-Emile est avéré, il ne faut pas prendre les marques de bienveillance du personnage envers Persée comme des gestes de respect envers la Grèce car précisément, Persée ne l'incarnait pas. C'est tout au contraire le général romain qui possède les vertus cardinales et notamment la modération, le respect devant la force de la τύχη¹⁰⁷, l'absence d'ὑβρις¹⁰⁸ et qui devient du coup un modèle de φιλανθρωπία¹⁰⁹. L'idéal de domination impérialiste est construit sur l'idée que l'obéissance peut naître de la reconnaissance et que le contrôle des cités grecques ne peut se réduire à un brutal contrôle militaire des territoires. Cette conception n'empêche d'ailleurs pas, on l'a dit, toutes les sortes d'exactions contre les populations, à la même époque et dans la foulée de la victoire à Pydna.

L'accueil du roi est suivi d'un véritable interrogatoire de Persée, qui prend la forme d'un discours moralisateur: la τύχη a été méprisée, la lâcheté du roi est méprisable. La suite de l'accueil fait au roi montre l'ambivalence de Paul-Emile: il condamne Persée et utilise la scène pour mettre en

¹⁰⁴ Ferrary (1988, p. 167-170) nuance finement la vision traditionnelle selon laquelle les Romains auraient été viscéralement hostiles à toute forme de monarchie.

¹⁰⁵ Je reprends ici, en la condensant, l'argumentation développée par Ferrary 1988, p. 170-186. Ce dernier s'appuie notamment sur *Syll.*³ 643 (inscription revue et complétée par Bousquet, *BCH*, 1981, p. 407-416).

¹⁰⁶ Liv. 44.1.10. Il faut contrebalancer cette affirmation par Plb. 23.10-11, qui laisse entendre que Persée aurait soupçonné son frère Démétrios de comploter avec Flamininus pour éliminer Philippe V, dans l'inten-

tion que Démétrios soit son successeur. Cf. Pédech 1964, p. 129-130 et 234; Allen 2006, p. 7.

¹⁰⁷ Plb. 29.20 (le vainqueur ne doit pas s'enorgueillir du succès du moment, ταῖς παρουσίαις εὐτυχίαις); D.S. 30.23.1 (la τύχη a abandonné Persée); Plut. *Æm.* 26.8, 10 et 12 (Persée précipité dans le malheur, victime de la νέμεσις et abandonné des dieux, δυστυχής).

¹⁰⁸ Implicite dans Plb. 29.20 (μήτε μεγαλαυχεῖν ἐπὶ τοῖς κατορθώμασι παρὰ τὸ δέον).

¹⁰⁹ D.S. 30.23.2 (ὁ Αἰμίλιος φιλανθρώπως προσενεχθεὶς τῷ Περσεῖ...).

évidence sa propre clémence ainsi que pour instruire ses officiers sur la fortune¹¹⁰. Il ne faut traiter personne avec arrogance ni se fier à la prospérité présente; Paul-Emile fait la leçon à ses officiers¹¹¹. Paul-Emile se veut un modèle pour la jeunesse noble qui forme son entourage, à laquelle il offre une leçon de conduite en même temps qu'une leçon de morale. Mais les auteurs anciens qui lui prêtent ces propos savent bien aussi qu'il instruit entre autres ses fils, et que les deux plus jeunes vont bientôt mourir, au moment même où le général célèbre son triomphe. Il y a une forme d'ironie tragique dans la scène, en tout cas une réflexion sur la précarité de l'existence qui prend un tour pathétique quand on connaît la suite de l'histoire. Sans forcément chercher le *pathos*, les historiens n'ont pas échappé à une forme de dramaturgie dans la narration de l'épisode.

En tout cas, le discours de Plutarque montre bien que la leçon faite à l'état-major est rude, elle est destinée fondamentalement aux vainqueurs dont elle rabat l'orgueil. C'est le propre des grands hommes de guerre, autrefois comme Scipion l'Africain ou Hannibal¹¹², désormais comme Paul-Emile, plus tard comme Scipion Emilien¹¹³, de connaître le poids du hasard et de la chance, de redouter les changements de la *τύχη* malgré leur capacité à prévoir et à bâtir des plans. Persée n'était pas de cette trempe.

CONCLUSION

Il reste difficile d'interpréter les mises en scène de la vie diplomatique, précisément parce qu'elles mettent en relation deux univers culturels, entre lesquels la symbolique des codes et des gestes n'est pas forcément commune. A cela s'ajoute la complexe stratification de détails plus ou moins inventés dont l'historiographie antique et byzantine ont paré les récits autoptiques dont elles se sont inspiré. E. Flaig fait remarquer à juste titre qu'il manque encore une véritable étude méthodique et un bilan sur la taxonomie des gestes et des émotions, soulignant aussi que les gestes ne produisent pas toujours un effet, ou du moins pas toujours l'effet attendu¹¹⁴. La question reste posée de savoir comment la scène «de masse» avait été reçue par les soldats de Paul-Emile, comment la troupe elle-même, par delà la curiosité qui l'avait animée au moment de l'entrée dans le camp, pouvait interpréter les larmes du chef et sa *φιλανθρωπία*. Il demeure à mon sens vraisemblable que la mise en scène de l'accueil réservé à Persée par Paul-Emile avait plutôt pour finalité *primo* de tirer parti de cette occasion pour instruire les jeunes officiers de son conseil, *secundo* —et de façon concomitante—, de construire de lui-même une certaine image, empreinte de *clementia*. La part de construction par Paul-Emile lui-même et l'image qu'ont dessinée les sources à proprement parler —notamment Scipion Nasica Corculum puis Polybe— est indécélable.

¹¹⁰ Pavan 1961, p. 605; Swain 1989, p. 324-325. Les spécialistes de Plutarque ont insisté à raison sur la mise en parallèle Timoléon/ Paul-Emile: la chute de Denys, au début de la biographie de Timoléon, forme un diptyque avec la chute de Persée dans celle de Paul-Emile. La *τύχη*, dans les deux cas, va ensuite frapper le héros au faite de sa gloire — comme l'est Paul-Emile en 168/167. Cf. Desideri 1989, p. 204-205.

¹¹¹ Plb. 29.20; Pédech 1964, p. 340-341.

¹¹² Voir par exemple la fameuse entrevue de Scipion et Hannibal en 203, où Hannibal invite son adversaire à méditer sur les revers de fortune, au moment où Car-

thage est proche de perdre la guerre (Plb. 15.6-7). Hannibal propose à Scipion une paix dans l'honneur, préférable à une guerre d'extermination. L'historicité de cette rencontre a été mise en doute mais, comme le fait remarquer Scullard (1970, p. 142-143), le fait que Polybe ait rapporté l'événement (et pas seulement Ennius) rend crédible la rencontre: Polybe n'était pas un historien qui cherchait la dramaturgie.

¹¹³ Plb. 38.20.1 (Scipion Emilien s'adresse à ses compagnons alors qu'Hasdrubal vient de se jeter à ses genoux et les invite à ne pas agir avec outrecuidance).

¹¹⁴ Flaig 2004², p. 120.

Il n'en demeure pas moins que l'arrivée de Persée au camp de Paul-Emile et sa reddition au général en chef des Romains ont constitué un événement mémorable, au sens propre, qui a nourri l'écriture ou la réécriture d'autres épisodes historiques similaires, notamment ceux concernant Scipion Emilien devant Carthage. Les anciens Romains d'une *respublica* pourtant à son apogée savaient bien que les grands empires sont mortels.

SYLVIE PITTIA
Professeur d'Histoire romaine
Université de Reims
CNRS UMR 8585 Centre Gustave Glotz

BIBLIOGRAPHIE

- ALLEN, J., 2006, *Hostages and Hostage-Taking in the Roman Empire*, Cambridge.
- ASTIN, A.E., 1967, *Scipio Aemilianus*, Oxford.
- AULIARD, Cl., 2001, *Victoires et triomphes à Rome: droits et réalités sous la République*, Besançon.
- BASTIEN, J.-L., 2007, *Le triomphe romain et son utilisation politique à Rome aux trois derniers siècles de la République*, CEFR, 392, Rome.
- BEARD, M., 2007, *The Roman Triumph*, Cambridge (Mass.).
- DANY, O.D., 2000, «Livy and the Chronology of the Years 168-167», *CQ*, 50/2, p. 432-439.
- DESIDERI, P., 1989, «Teoria e prassi storiografica di Plutarco: una proposta di lettura della coppia Emilio Paolo-Timo-leonte», *Maia*, 41, p. 199-215.
- FERRARY, J.-L., 1988, *Philhellénisme et impérialisme, Aspects idéologiques de la conquête romaine du monde hellénistique*, BEFAR 271, Rome.
- FLAIG, E., 2004² (2003), *Ritualisierte Politik, Zeichen, Gesten und Herrschaft im Alten Rom*, Göttingen.
- GOULD, J., 1973, «Hiketēia», *JHS*, 93, p. 74-103.
- HAMMOND, N.G.L. & F.W. WALBANK, 1988, *A History of Macedonia*, 3, Oxford.
- HENRICH, A., 1995, «*Graecia capta*: Romans view of Greek Culture», *HSCP*, 97, p. 243-261.
- ITGENSHORST, T., 2005, *Tota illa pompa: der Triumph in der römischen Republik*, Göttingen.
- JACQUEMIN, A. & D. LAROCHE, 1982, «Notes sur trois piliers delphiques», *BCH*, 106, p. 191-218.
- LEHMANN, G.A., 1969, «Die Endphase des Perseuskrieges im Augenzeugenbericht des P. Cornelius Nasica», dans: R. Stiehl & H.E. Stier (éd.), *Beiträge zur Alten Geschichte und deren Nachleben. Festschrift für F. Altheim zum 6.10.1968*, 1, Berlin, p. 387-412.
- LEMOSSÉ, M., 1972, «Les éléments techniques de l'ancien triomphe romain», *ANRW* 1.2, Berlin, p. 442-453.
- LINDERSKI, J., 1990, «Roman Officers in the Year of Pydna», *AJPh*, 111/1, p. 53-71.
- MARCHETTI, P., 1976, «La marche du calendrier romain et la chronologie à l'époque de la bataille de Pydna», *BCH*, 100/1, p. 401-423.
- MELONI, P., 1953, *Perseo e la fine della monarchia macedone*, Rome.
- MOMIGLIANO, A., 1975, *Alien Wisdom, The Limits of Hellenization*, Cambridge (trad. fr. Paris 1979).
- MOREAU, Ph., 2002, «Positions du corps, gestes et hiérarchie sociale à Rome», dans: Ph. MOREAU (éd.), *Corps romains*, Grenoble, p. 179-200.
- OOST, S.I., 1953, «The Roman Calendar in the Year of Pydna (168 B.C.)», *CPh*, 48/4, p. 217-230.
- PAVAN, M., 1961, «Due discorsi di Lucio Emilio Paolo», *Stud. Rom.*, 9/6, p. 593-613.
- PÉDECH, P., 1964, *La méthode historique de Polybe*, Paris.
- PETER, H., 1865, *Die Quellen Plutarchs in den Biographien der Römer*, Halle [éd. anast. Amsterdam 1965].
- REITER, W., 1988, *Aemilius Paullus conqueror of Greece*, Londres.
- ROBERT, R., «Les funérailles macédoniennes et le triomphe de Paul-Emile», à paraître dans les actes du colloque sur *Les rites de la victoire*, MEFRA.
- ŠAŠEL KOS, M., 2005, *Appian and Illyricum*, Ljubljana.

- SCARDIGLI, B., 1979, *Die Römerbiographien Plutarchs*, Munich.
- SCULLARD, H.H., 1970, *Scipio Africanus: Soldier and Politician*, Bristol.
- SITTL, C., 1890, *Die Gebärden der Griechen und Römer*, Leipzig.
- SOLTAU, W., 1896, «P. Cornelius Scipio Nasica als Quelle Plutarchs», *Hermes*, 31, p. 155-160.
- STADTER, Ph., 2002, *Introduction. Setting Plutarch in Context*, dans: Ph. Stadter & L. Van der Stockt (éd.), *Sage and Emperor, Plutarch, Greek Intellectuals and Roman Power in the Time of Trajan (98-117 A.D.)*, Louvain, p. 1-26.
- SWAIN, S., 1989, «Plutarch's Aemilius and Timoleon», *Historia*, 38/3, p. 314-334.
- TALAMO, E., 2008, «La scenografia del trionfo nella pittura funeraria», dans: E. La Rocca & S. Tortorella (éd.), *Trionfi romani (Roma, Colosseo, 5 marzo-14 settembre 2008)*, Milan, p. 62-71.
- TORREGARAY PAGOLA, E., 1988, *La elaboración de la tradición sobre los Cornelii Scipiones: pasado histórico y conformación simbólica*, Saragosse.
- VIANOLI, R., 1972, «Carattere e tendenza della tradizione su L. Emilio Paolo», dans M. SORDI (éd.), *Contributi dell'istituto di storia antica*, 1, Milan, p. 78-90.
- VERSNEL, H.S., 1980, *Triumphus: an inquiry into the origin, development and meaning of the Roman triumph*, Leiden.
- WALBANK, F., 1970, «Polybius and Macedonia», *Ancient Macedonia*, p. 291-307 (repris dans *Polybius, Rome and the Hellenistic World, Essays and Reflexions*, Cambridge 2002, p. 91-106).
- WILL, E., 1979-1982² (1966-1967), *Histoire politique du monde hellénistique*, 2 vol., Nancy (rééd. en 1 vol., Paris 2003).

ANNEXE

Polybe, *Histoire* 29.20.1

Ὁ δὲ μεταλαβὼν τὴν Ῥωμαϊκὴν διάλεκτον παρεκάλει τοὺς ἐν τῷ συνεδρίῳ βλέποντας εἰς τὰ παρόντα, δεικνὺς ὑπὸ τὴν ὄψιν τὸν Περσέα, μήτε μεγαλαυχεῖν ἐπὶ τοῖς κατορθώμασι παρὰ τὸ δέον μήτε βουλευέσθαι μηδὲν ὑπερήφανον μηδ' ἀνήκεστον περὶ μηδενός, μήτε καθόλου πιστεύειν μηδέποτε ταῖς παρούσαις εὐτυχίαις·

S'adressant ensuite en latin aux membres du conseil qui assistaient à la scène, Paul-Emile les invita, en désignant Persée, à bien considérer le spectacle qu'ils avaient sous les yeux. Ils verraient ainsi qu'ils ne devaient point s'enorgueillir outre mesure de leurs succès et qu'il ne fallait en aucun cas présumer de soi-même au point de prendre des décisions irrémédiables, ni jamais se fier à sa prospérité présente (Trad. Roussel, Paris, 1970).

Diodore de Sicile 30.23.1-2

(1) Ὅτι ὁ ὕπατος Αἰμίλιος τὸν Περσέα λαβόμενος τῆς χειρὸς εἰς τὸ περὶ αὐτὸν συνέδριον ἐκάθισεν, ἀρμόζουσι λόγοις τοῦτον παραμυθησάμενος. Τοὺς δὲ ἐν τῷ συνεδρίῳ παρεκάλει, καὶ μάλιστα τούτων τοὺς νέους, βλέποντας εἰς τὰ παρόντα καὶ θέντας ὑπὸ τὴν ὄρασιν τὴν Περσέως τύχην μήτε μέγα λέγειν ἐπὶ τοῖς κατορθώμασι παρὰ τὸ καθῆκον μήτε βουλευέσθαι μηδὲν ὑπερήφανον περὶ μηδενός, μηδὲ καθόλου πιστεύειν μηδέποτε ταῖς εὐτυχίαις, ἀλλ' εἴαν τις μάλιστα ἐπιτυχάνῃ κατὰ τὸν ἴδιον βίον ἢ τὰς κοινὰς πράξεις, τότε μάλιστα τῆς ἐναντίας τύχης ἔννοιαν λαμβάνειν καὶ διὰ μνήμης ἔχειν ἑαυτὸν ἄνθρωπον ὄντα. «Διαφέρειν γὰρ ἀπεφήνατο τοὺς ἀνοήτους τῶν νοῦν ἐχόντων τῷ τοὺς μὲν ἐν ταῖς ἰδίαις ἀτυχίαις, τοὺς δὲ ἐν ταῖς τῶν ἄλλων διδάσκεσθαι».

Ὅτι πολλὰ καὶ ἄλλα πρὸς τὴν τοιαύτην προαίρεσιν διαλεχθεὶς οὕτως ἐποίησε συμπαθεὶς τοὺς ἐν τῷ συνεδρίῳ καὶ ταπεινοὺς τοῖς φρονήμασιν ὥστε δοκεῖν αὐτοὺς ἡττηθῆναι καὶ μὴ νενικηκέναι (*Const. Exc.* 4, p. 369-370, *De sententiis*).

(2) Ὅτι ὁ Αἰμίλιος φιλανθρώπως προσενεχθεὶς τῷ Περσεῖ καὶ πρὸς τὰ σύνδειπνα παραλαβὼν καὶ τοῦ συνεδρίου μεταδιδούς πᾶσιν ἐνεδείξατο πρὸς μὲν τοὺς ὑφισταμένους ὄντα βαρὺν ἑαυτόν, πρὸς δὲ τοὺς κρατηθέντας ἐπιεικῆ. Τὴν παραπλησίαν δὲ διάθεσιν καὶ τῶν ἄλλων ζηλούντων, τὴν τῆς οἰκουμένης ἡγεμονίαν οὐκ ἐπίφθονον εἶχεν ἢ Ῥώμη, τοιοῦτοις χρωμένῃ τῶν ὄλων προστάταις (*Const. Exc.* 2/1, p. 280, *De virtutibus et vitiis*).

Le consul Æmilius, prenant Persée par la main, le fit asseoir en son conseil à côté de lui et il lui adressa des paroles de consolation adaptées aux circonstances. Il invita ensuite les membres du conseil, et spéciale-

ment les plus jeunes, à considérer le moment présent et à regarder le sort de Persée, les incitant à ne pas trop se glorifier de leur succès, à n'avoir jamais une conduite arrogante, à se défier toujours du bonheur. C'est surtout quand on connaît la prospérité à titre privé et dans la vie publique qu'il faut avoir en tête la mauvaise fortune, et se souvenir qu'on est un être humain. «La différence qui existe entre les êtres dépourvus de sagesse et ceux qui en sont remplis, c'est que les premiers s'instruisent par leurs propres malheurs et les seconds par ceux des autres». Ayant longuement discouru sur d'autres thèmes semblables, il suscita la compassion des membres du conseil et leur inspira tant de modestie que les vainqueurs auraient pu se croire les vaincus.

Æmilius traita Persée avec humanité. L'invitant à sa table, lui donnant une place dans le conseil, il montrait à tous qu'il était rude envers ceux qui se dressaient contre lui mais était indulgent envers les vaincus. Les autres cherchant aussi à imiter pareille conduite, Rome détint sans rivale la suprématie mondiale, avec de tels hommes pour hauts responsables.

Plutarque, *Vie de Paul-Emile* 26.8-27.1

26 (8) Δεηθείς γὰρ ἀχθῆναι πρὸς τὸν Αἰμίλιον, ὁ μὲν ὡς ἀνδρὶ μεγάλῳ πεπτωκῶτι πτόμα νεμεσητὸν καὶ δυστυχῆς ἐξαναστάς «προ»ὑπήντα μετὰ τῶν φίλων δεδακρυμένος, (9) ὁ δ', αἰσχιστον θέαμα, προβαλὼν αὐτὸν ἐπὶ στόμα, καὶ γονάτων δραξάμενος, ἀνεβάλλετο φωνὰς ἀγεννεῖς καὶ δεήσεις, ἃς οὐχ ὑπέμεινε οὐδ' ἤκουσεν ὁ Αἰμίλιος, ἀλλὰ προσβλέψας αὐτὸν ἀλγοῦντι καὶ λευπημένῳ τῷ προσώπῳ (10) «τί τῆς τύχης» εἶπεν «ὦ ταλαίπωρε τὸ μέγιστον ἀφαιρεῖς τῶν ἐγκλημάτων, ταῦτα πράττων ἀφ' ὧν δόξεις οὐ παρ' ἀξίαν ἀτυχεῖν, οὐδὲ τοῦ νῦν, ἀλλὰ τοῦ πάλαι δαίμονος ἀνάξιος γεγονέναι; (11) τί δέ μου καταβάλλεις τὴν νίκην καὶ τὸ κατόρθωμα ποιεῖς μικρόν, ἐπιδεικνύμενος ἑαυτὸν οὐ γενναῖον οὐδὲ πρέποντα Ῥωμαίοις ἀνταγωνιστήν; (12) ἀρετὴ τοι δυστυχοῦσι μεγάλην ἔχει μοῖραν αἰδοῦς καὶ παρὰ πολέμοις, δειλία δὲ Ῥωμαίοις κἂν εὐποτιμῇ πάντων ἀτιμότατον».

27 (1) Οὐ μὴν ἀλλὰ τοῦτον μὲν ἀναστήσας καὶ δεξιωσάμενος Τουβέρωνι παρέδωκεν, αὐτὸς δὲ τοὺς παῖδας καὶ τοὺς γαμβροὺς καὶ τῶν ἄλλων ἡγεμονικῶν μάλιστα τοὺς νεωτέρους ἔσω τῆς σκηνῆς ἐπισπασάμενος, πολὺν χρόνον ἦν πρὸς αὐτῷ σιωπῇ καθήμενος, ὥστε θαυμάζειν ἅπαντας; (2) Ὁρμήσας δὲ περὶ τῆς τύχης καὶ τῶν ἀνθρωπίνων διαλέγεσθαι πραγμάτων, «ἄρά γ'» εἶπεν «ἄξιον εὐπραγίας παρουσίας ἀνθρώπων ὄντα θρασύνεσθαι, καὶ μέγα φρονεῖν ἔθνος ἢ πόλιν ἢ βασιλείαν καταστρεψάμενον, ἢ τὴν μεταβολὴν αὐτῆς ἢ τὴν τύχην παράδειγμα τῷ πολέμῳ τῆς κοινῆς ἀσθενείας προθεῖσα παιδεύει μὴδὲν ὡς μόνιμον καὶ βέβαιον διανοεῖσθαι; (3) Ποῖος γὰρ ἀνθρώποις τοῦ θαρρεῖν καιρὸς, ὅταν ὁ τοῦ κρατεῖν ἐτέρων μάλιστα δεδοικέναι τὴν τύχην ἀναγκάζῃ, καὶ τῷ χαίροντι δυσθυμίαν ἐπάγῃ τοσαύτην ὅς τῆς περιφερομένης καὶ προσισταμένης ἄλλοτ' ἄλλοις εἰμαρμένῃς λογισμός; (4) Ἡ τὴν Ἀλεξάνδρου διαδοχὴν, ὃς ἐπὶ πλεῖστον ἦρθη δυνάμεως καὶ μέγιστον ἔσχε κράτος, ὥρας μῆς μορίῳ πεσοῦσαν ὑπὸ πόδας θέμενοι, καὶ τοὺς ἄρτι μυριάσι πεζῶν καὶ χιλιᾶσιν ἰπέων τοσαύταις ὄπλοφορομένους βασιλεῖς ὀρώντες ἐκ χειρῶν τῶν πολεμίων ἐφήμερα σιτία καὶ ποτὰ λαμβάνοντας, οἴεσθε τὰ καθ' ἡμᾶς ἔχειν τινὰ βεβαιότητα τύχης διαρκῆ πρὸς τὸν χρόνον; (5) Οὐ καταβαλόντες ὑμεῖς οἱ νέοι τὸ κενὸν φρύαγμα τοῦτο καὶ γαυρίαμα τῆς νίκης, ταπεινοὶ καταπτήξετε πρὸς τὸ μέλλον, αἰεὶ παραδοκοῦντες εἰς ὃ τι κατασκήσει τέλος ἐκάστω τὴν τῆς παρουσίας εὐπραγίας ὃ δαίμων νέμεσιν;» (6) Τοιαυτὰ φασὶ πολλὰ διαλεχθέντα τὸν Αἰμίλιον ἀποπέμναι τοὺς νέους, εὐ μάλ' αὐτὸ καύχημα καὶ τὴν ὑβρίν ὥσπερ χαλινῷ τῷ λόγῳ κόπτοντι κεκολασμένους.

Persée demanda qu'on le conduisît à Paul-Emile; celui-ci, qui s'attendait à voir un grand homme précipité dans le malheur par la jalousie des dieux, sortit de sa tente et, accompagné de ses amis, se porta au devant de lui, les larmes aux yeux; alors Persée, honteux spectacle! se jeta la face contre terre et, embrassant les genoux du vainqueur, se répandit en paroles viles et en supplications que Paul-Emile ne put supporter d'entendre, mais jetant sur lui un regard douloureux et chagrin: «Malheureux, lui dit-il, pourquoi décharges-tu la Fortune du plus grand des reproches que tu peux lui faire, par une conduite qui fera croire que tu mérites ton malheur et que tu étais indigne, non pas de ton sort aujourd'hui, mais de celui de naguère? Pourquoi ravales-tu ma victoire et amoindris-tu mon succès, en te montrant comme un être sans noblesse et comme un adversaire peu fait pour les Romains? La vertu dans le malheur impose un grand respect même aux ennemis; mais la lâcheté, fût-elle heureuse, est aux yeux des Romains le dernier des opprobres».

(27) Cependant Paul-Emile releva Persée, lui tendit la main et le remit à Tubero. Quant à lui, il fit entrer dans sa tente ses fils, ses gendres et d'autres officiers, spécialement les plus jeunes, et il resta longtemps assis

en silence à la grande surprise de tous les assistants. Puis il se mit à les entretenir de la Fortune et des affaires humaines: «Convient-il bien, dit-il, quand on n'est qu'un homme, de s'exalter sur un succès remporté et d'être fier d'avoir soumis un peuple, une ville ou un royaume? Ou bien la Fortune, en mettant sous les yeux de l'homme de guerre ces vicissitudes comme un exemple de la faiblesse commune, ne lui enseigne-t-elle pas à ne rien considérer comme durable ni solide? Y a-t-il lieu pour les hommes de s'enhardir, quand la victoire qu'ils ont remportée sur d'autres hommes les oblige par-dessus tout à craindre la Fortune, et que tant d'anxiété se mêle à leur joie quand ils considèrent la fatalité, qui rôde partout et s'attaque tantôt aux uns tantôt aux autres? Quand vous avez fait tomber sous vos pieds en moins d'une heure l'héritage d'Alexandre, qui s'est élevé à un si haut degré de puissance et a possédé un si grand empire, quand vous voyez les rois naguère entourés de myriades de fantassins et de milliers de cavaliers en armes recevoir au jour le jour des mains de leurs ennemis de quoi manger et de quoi boire, pouvez-vous croire que notre Fortune soit à jamais durable et ne réprimerez-vous pas, vous, les jeunes, ce vain orgueil et cette jactance fondés sur la victoire? Ne vous rendrez-vous pas humbles et craintifs en face de l'avenir, vous demandant toujours à quel moment la jalousie des dieux s'abattra finalement sur chacun de vous à cause de son bonheur présent? Paul-Emile s'étendit longuement, dit-on, sur ces considérations, puis il congédia les jeunes gens, après avoir amoindri leur jactance et leur insolence par un discours qui les bridait à la façon d'un frein (Trad. Flacelière et Chambry révisée, Paris, 1966).

Dion Cassius 20.66.4

Ὅτι ὁ Περσεὺς ἐθέλοντῆς εὐρέθη, καὶ αὐτὸν ἐς τὴν Ἀμφίπολιν ἀχθέντα ὁ Παῦλος οὐδὲν οὔτε ἔργῳ οὔτε λόγῳ δεινὸν ἔδρασεν, ἀλλὰ καὶ προσίοντι οἱ ὑπαναστὰς τὰ τε ἄλλα ἐδεξιώσατο καὶ ὁμόσιτον ἐποίησατο, ἔν τε [ἐν] φυλακῇ ἀδέσμῳ καὶ ἐν θεραπείᾳ πολλῇ ἦγε. V. 59 (p. 613).

Persée, de lui-même, se livra aux Romains et il fut mené à Amphipolis. Paul-Emile ne le maltraita ni dans les actes ni par les mots, au contraire, au moment où Persée s'avança vers lui, il se leva et l'accueillit avec force salutations. Il l'invita à sa table et le fit conduire dans son lieu de rétention sans le faire enchaîner, le traitant avec beaucoup d'égards.

Porphyre *Fragmenta* 4.11 (*FHG* 3, p. 702). Fgt connu par Eusèbe, *Chron. Arm.* ex versione Maii.

Περσεὺς δὲ εἰς τὴν Σαμοθράκην ἔφυγεν. Εἶτα ἐκουσίως παρέδωκεν ἑαυτὸν δέσμιον τοῖς πολεμίοις, κάκειθεν εἰς Ἄλβην μετατεθεὶς καὶ τηρούμενος μετὰ πέντε ἔτη ἐτελεύτα.

Persée s'enfuit à Samothrace. Par la suite, il se livra spontanément comme prisonnier aux ennemis, transporté à Alba, il y fut placé sous surveillance et au bout de cinq ans, y mourut.

Jean d'Antioche, frg. 57 Müller (*FHG* 4, 558).

Ὅτι Αἰμίλιος ὁ ὕπατος, ὁ τὸν Περσέα τὸν τῶν Μακεδόνων βασιλέα χειρωσάμενος, ἀνὴρ ἦν σώφρων καὶ φέρειν εὐπραγίας εἰδὼς, καὶ ἱκανὸς ὢν. Ἄμα [γὰρ] βασιλικῇ θεραπείᾳ τὸν ἄνδρα ὑπεδέξατο, πεσεῖν τε βουλευθέντα πρὸς τοῖς γόνασιν αὐτοῦ ἀναστήσας καὶ ἐπειπὼν, «Ἄνθρωπε, τί μου καταβάλλεις τὸ κατόρθωμα;» ἐπὶ τινος βασιλικοῦ θρόνου πάρεδρον ἑαυτῷ κατεστήσατο. (*Exc. De virt.*)

Le consul Paul-Emile, celui qui a vaincu le roi de Macédoine, Persée, fut un homme plein de modération, il se montra conscient de sa réussite et fut capable de la contenir. En effet, il accueillit Persée selon le protocole royal et, comme celui-ci voulait se jeter à ses genoux, il le releva en disant: «Malheureux, pourquoi amoindris-tu mon succès?» Et il le fit asseoir près de lui, sur un siège digne d'un roi.

Suidas, s.v. Αἰμίλιος (αι 200 Adler, 1.2, p. 170-171)

Ὁ ὕπατος, ὁ τὸν Περσέα τὸν τῶν Μακεδόνων βασιλέα χειρωσάμενος, ἀνὴρ ἦν σώφρων καὶ φέρειν εὐπραγίας εἰδὼς καὶ ἱκανὸς ὢν. Ἄμα γὰρ βασιλικῇ θεραπείᾳ τὸν ἄνδρα ὑπεδέξατο, πεσεῖν τε βουλευθέντα πρὸς τοῖς γόνασιν

αὐτοῦ ἀναστήσας καὶ ἐπειπὼν, ἄνθρωπε, τί μου καταβάλλεις τὸ κατόρθωμα; ἐπὶ τινος βασιλικῷ θρόνου πάρεδρον ἑαυτῷ κατεστήσατο.

Le consul (Æmilius), celui qui a vaincu le roi de Macédoine, Persée, fut un homme plein de modération, il se montra conscient de sa réussite et fut capable de la contenir. En effet, il accueillit Persée selon le protocole royal et, comme celui-ci voulait se jeter à ses genoux, il le releva en disant: «Malheureux, pourquoi amoindris-tu mon succès?» Et il le fit asseoir près de lui, sur un siège digne d'un roi.

Zonaras 9.23

[frg. 12 Boissevain] = Dindorf 2, p. 318 (l. 23-25)

Καὶ ἀχθέντα εἰς τὴν Ἀμφίπολιν οὐδὲν ὁ Παῦλος ἐκάκωσεν, ἀλλὰ καὶ ἐδεξιόσατο καὶ ὁμόσιτον ἐποίησατο καὶ ἐν ἀδέσμῳ φυλακῇ ἐτήρει καὶ ἐν θεραπείᾳ ἦγε.

Alors que Persée était conduit vers Amphipolis, Paul-Emile ne le maltraita en rien, au contraire, il l'accueillit et le reçut à sa table; il le fit retenir sans le faire enchaîner et le traita avec égards.

= Dindorf 2, p. 318 (l. 28-30) – p. 319 (l. 1-10).

Ὁ δὲ Πλούταρχος ἀχθῆναι λέγει τὸν Περσέα πρὸς τὸν Αἰμίλιον, καὶ τὸν δεδακρυμένον προσυπαντῆσαι αὐτῷ, ἐκεῖνον δ' ἐπὶ στόμα καταβαλεῖν ἑαυτὸν καὶ γονάτων δραζάμενον ἀφείναι φωνὰς ἀγεννεῖς. Καὶ τὸν Αἰμίλιον ἀλγοῦντι προσώπῳ προσιδόντα αὐτὸν εἰπεῖν «τί, ὦ ταλαίπωρε, ταῦτα πράττεις; ἀφ' ὧν δόξεις οὐκ ἀναξίως ἀτυχεῖν, οὐδὲ τοῦ νῦν, ἀλλὰ τοῦ πάλαι δαίμονος ἀνάξιος γεγονέναι. Τί δέ μου καταβάλλεις τὴν νίκην καὶ σμικρύνεις μου τὸ κατόρθωμα, ἐπιδεικνύμενος ἑαυτὸν οὐ γενναῖον οὐδὲ πρέποντα Ῥωμαίοις ἀνταγωνιστήν; ἀρετὴ τοι δυστυχοῦσι μεγάλην ἔχει μοῖραν καὶ παρὰ πολεμίοις, δειλία δὲ Ῥωμαίοις, κἂν εὐποτμῇ, πάντῃ ἀτιμότερον».

Plutarque dit que Persée demanda qu'on le conduisît à Paul-Emile. Les larmes aux yeux, celui-ci se porta au devant du roi, qui se jeta la face contre terre et, lui embrassant les genoux, se répandit en paroles viles. Et Æmilius, jetant sur lui un regard douloureux, lui dit: «Pourquoi, malheureux, agis-tu ainsi? Par là, tu laisses croire que tu mérites ton malheur et que tu étais indigne non pas de ton sort aujourd'hui, mais de celui de naguère. Pourquoi ravales-tu ma victoire et diminues-tu mon succès, en te montrant comme un être sans noblesse et comme un adversaire peu fait pour les Romains? La vertu dans le malheur impose un grand respect même aux ennemis; mais la lâcheté, fût-elle heureuse, est aux yeux des Romains le dernier des opprobres.

Excerpta Planudea 32 Boissevain [*olim* D. C. 20.66.5]

Ὅτι Περσεύς, ὕστατος βασιλεὺς Μακεδονίας, καταλιμπανόμενος ἐν τῷ πρὸς Ῥωμαίους πολέμῳ ὑπὸ τῶν οἰκείων, ἀπογνοὺς φέρων ἐνεχείρισεν ἑαυτὸν Αἰμιλίῳ Παύλῳ. Ὁ δὲ πεσεῖν βουλευθέντα πρὸς τοῖς γόνασιν αὐτοῦ ἀναστήσας, καὶ ἐπειπὼν “ἄνθρωπε, τί μου καθαιρεῖς τὸ κατόρθωμα;” ἐπὶ τινος βασιλικῷ θρόνου πάρεδρον αὐτῷ κατεστήσατο.

Persée, dernier roi de Macédoine, ayant été abandonné par son entourage, durant la guerre qui l'opposait aux Romains, désespéré, se livra à Paul-Emile. Comme le roi voulait tomber à ses genoux, Paul-Emile le releva en disant: «Malheureux, pourquoi amoindris-tu mon succès?» Et il le fit asseoir près de lui, sur un siège digne d'un roi.

Tite-Live 45.7-8

[7] *Secundam eam Paulus, sicut erat, uictoriam ratus uictimas cecidit eo nuntio, et consilio aduocato <litteras> praetoris cum recitasset, Q. Ælium Tuberonem obuiam regi misit, ceteros manere in praetorio frequentis iussit. non alias ad ullum spectaculum tanta multitudo occurrit. patrum aetate Syphax rex captus in castra Romana adductus erat; praeterquam quod nec sua nec gentis fama comparandus, -tunc quod accessio Punici belli fuerat, sicut Gentius Macedonici: Perseus caput belli erat, nec ipsius tantum patris auisque <ceterorumque>, quos sanguine et genere contingebat, fama conspectum eum efficiebat, sed effulgebant Philippus ac magnus Alexander, qui summum inpe-*

rium in orbe terrarum Macedonum fecerant. Pullo amictu <cum> filio Perseus ingressus est castra nullo suorum alio comite, qui socius calamitatis miserabiliorem eum faceret. Progredi prae turba occurrentium ad spectaculum non poterat, donec a consule lictores missi sunt, qui summoto iter ad praetorium facerent. Consurrexit consul [et] iussis sedere aliis progressusque paulum introeunti regi dextram porrexit summittentemque se ad pedes sustulit nec attingere genua passus introductum in tabernaculum aduersus aduocatos in consilium considerare iussit.

[8] *Prima percontatio fuit, qua subactus iniuria contra populum Romanum bellum tam infesto animo suscepisset, quo se regnumque suum ad ultimum discrimen adduceret? cum responsum expectantibus cunctis terram intuens diu tacitus fleret, rursus consul: 'si iuuenis regnum accepisses, minus equidem mirarer ignorasse te, quam grauis aut amicus aut inimicus esset populus Romanus; nunc uero, cum et bello patris tui, quod nobiscum gessit, interfuisses, et pacis postea, quam cum summa fide aduersus eum coluimus, meminisses, <quod fuit> consilium, quorum et uim <in> bello et fidem in pace expertus esses, cum iis tibi bellum esse quam pacem malle?' nec interrogatus nec accusatus cum responderet, 'utcumque tamen haec, siue errore humano seu casu seu necessitate inciderunt, bonum animum habe. Multorum regum populorum<que> casibus cognita populi Romani clementia non modo spem tibi, sed prope certam fiduciam salutis praebet'. Haec Graeco sermone Perseo; Latine deinde suis 'exemplum insigne cernitis' inquit 'mutationis rerum humanarum. Vobis hoc praecipue dico, iuuenes. Ideo in secundis rebus nihil in quemquam superbe ac uiolenter consulere decet nec praesenti credere fortunae, cum, quid uesper ferat, incertum sit. Is demum uir erit, cuius animum neque prosperae <res> flatu suo efferent nec aduersae infringent'. Consilio dimisso tuendi cura regis Q. Ælio mandatur. Eo die et inuitatus ad consulem Perseus et alius omnis ei honos habitus est, qui haberi in tali fortuna poterat.*

(7) Jugeant que c'était là, comme ce l'était en effet, une seconde victoire, Paul-Emile sacrifia des victimes à cette nouvelle et, après avoir convoqué son conseil et lui avoir lu <la lettre> du préteur, il envoya Q. Ælius Tubero au-devant du roi et donna à tous les autres l'ordre de rester au grand complet dans le prétoire. Nulle part ailleurs on ne vit, pour aucun spectacle, si grande foule se réunir. Du temps de leurs pères, le roi Syphax avait été amené captif dans le camp romain; mais, outre que, ni par sa renommée, ni par celle de sa nation, son cas n'était comparable, il n'avait été qu'un personnage secondaire de la guerre punique, comme Gentius pour la guerre de Macédoine: Persée était l'âme de la guerre et ce n'était pas seulement le prestige de son père, de son grand-père <et de tous les autres> auxquels l'apparentaient le sang et la race, qui attiraient les regards sur lui, mais aussi l'éclat dont brillaient Philippe et le grand Alexandre, qui avaient donné aux Macédoniens le plus vaste Empire qui fût au monde. En vêtements sombres, Persée entra dans le camp <avec> son fils (aucun autre des siens n'était à ses côtés): que celui-ci fût le compagnon de son malheur le rendait encore plus pitoyable. Il ne pouvait avancer en raison de la foule de ceux qui accouraient pour contempler le spectacle: finalement, le consul envoya des licteurs qui, en dégagant la route, lui permirent de gagner le prétoire. Le consul se leva et, ayant ordonné aux autres de rester assis, s'avança un peu et tendit la main au roi qui entra: comme celui-ci se jeta à ses pieds, il le releva et, sans lui permettre de toucher ses genoux, l'introduisit dans la tente et le fit asseoir face à ceux qui avaient été convoqués au conseil.

(8) Il lui fut d'abord demandé quelle injustice l'avait poussé à entreprendre avec tant de haine la guerre contre le peuple romain, de façon à faire courir à sa personne et à royaume les plus graves dangers. Mais, tous attendant sa réponse, il resta longtemps silencieux et, regardant à terre, versait des larmes; le consul le reprit: «Si c'était dans ta jeunesse que tu avais reçu le trône, je m'étonnerais moins, à vrai dire, que tu aies ignoré le poids de l'amitié ou de l'inimitié du peuple romain; mais en réalité, puisque tu avais participé à la guerre que ton père fit contre nous et que tu te souvenais de la paix que nous avons observée ensuite avec le plus grand respect du droit à son égard, <quel fut> ton dessein pour préférer être en guerre plutôt qu'en paix avec des gens dont tu avais pu éprouver et la force dans la guerre et le respect du droit dans la paix?» Comme le roi ne répondait ni aux questions ni aux accusations: «Quoi qu'il en soit, pourtant», dit Paul-Emile, «que ce qui s'est produit soit dû à l'erreur humaine, au hasard ou à la fatalité, aie bon courage! La clémence que le peuple romain a fait connaître dans les malheurs de nombreux rois et peuples vaincus te permet d'avoir non seulement un espoir mais l'assurance presque certaine de ton salut». Telles furent les paroles qu'il adressa à Persée en grec, puis s'exprimant en latin: «Vous voyez là», dit-il ensuite aux siens, «un exemple remarquable de la vicissitude des choses humaines. C'est pour vous surtout que je dis cela jeunes gens. Aussi ne convient-

il, quand on est dans la prospérité, de n'user en aucun cas d'orgueil ou de violence à l'égard de quelqu'un ni de se fier à la fortune présente, alors qu'on ignore ce que le soir apportera. Celui-ci sera vraiment un homme, dont l'âme ne se laissera pas griser par le souffle de la prospérité ni briser par l'adversité». Le conseil une fois renvoyé, la garde du roi est confiée à Q. Ælius. Ce jour-là, Persée fut invité chez le consul et on lui marqua tous les égards compatibles avec le sort qui était le sien (Trad. Jal, Paris, 1990²).

Valère-Maxime 5.1.8

Qui, cum Persen parui temporis momento captiuum ex rege ad se adduci audisset, occurrit ei Romani imperii decoratus ornamentis conatumque ad genua procumbere dextera manu adleuauit et Graeco sermone ad spem exhortatus est. Introductum etiam in tabernaculum lateri suo proximum in consilio sedere iussit nec honore mensae indignum iudicauit. Proponatur in conspicuo acies, qua prostratus est Perses, et harum rerum, quas retuli, contextus, utro magis spectaculo delectentur homines dubitabunt: nam si egregium est hostem abicere, non minus tamen laudabile infelicis scire misereri.

Persée était passé en peu de temps de la condition de roi à celle de prisonnier, et on l'amenait vers Paul-Emile: quand il l'apprit, il accourut à sa rencontre revêtu des ornements du pouvoir qu'il tenait de Rome et, au moment où le roi essayait de se prosterner à ses genoux, il le releva de la main droite et l'exhorta en grec à l'espoir. Il le fit même entrer dans sa tente et s'asséoir tout près de lui pour participer à son conseil, et il ne le jugea pas indigne de l'honneur de figurer à sa table. Qu'on mette en parallèle la rencontre qui avait écrasé Persée et les gestes que je viens de rapporter, dans leur enchaînement, et on se demandera lequel de ces deux spectacles procure le plus de plaisir. Car si c'est un honneur d'abattre un ennemi, il n'y a pourtant pas moins de mérite à être capable d'avoir pitié de lui, quand il est malheureux (Trad. Combès, Paris, 1997).

Florus 1.28.10-11

Sed nec reverentior captae maiestatis alius Paulo fuit. (11) Cum in conspectum venisset hostis, in tribunali recepit et conviviis adhibuit liberosque admovit suos ut fortunam, cui tantum liceret, reverentur.

Mais il n'y eut pas d'homme plus respectueux que Paulus de la majesté captive. Comme son ennemi était venu en sa présence, il le reçut sur son tribunal, l'invita à sa table et prescrivit à ses enfants de respecter la fortune, qui avait tant de pouvoir (Trad. Jal, Paris, 1967).

Eutrope 4.7.1-2

Ipse rex, cum desereretur ab amicis, venit in Pauli potestatem. (2) Sed honorem ei Æmilius Paulus consul non quasi victo habuit. Nam et volentem ad pedes sibi cadere non permisit et iuxta se in sella conlocavit.

Le roi lui-même, abandonné par ses amis, tomba au pouvoir de Paulus. Mais Æmilius le traita avec honneur et non comme un vaincu; car, alors qu'il voulait tomber à ses pieds, il ne le permit pas, mais le fit asseoir sur un siège à ses côtés (Trad. Hellegouarc'h, Paris, 1999).